LE LUXE

LE LUXE

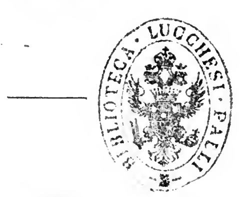
COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

PAR

JULES LECOMTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français,
Par les Comédiens ordinaires de l'Empereur,
Le 10 novembre 1858



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
Boulevard des Italiens, 15

1858

PERSONNAGES

—

MOREL, chef de division dans un chemin de fer.	M. GEFFROY.
MADAME MOREL, sa femme.	Mlle JOUASSAIN.
ESTHER, leur fille aînée	Mlle FAVART.
SUZANNE, leur fille cadette	Mlle E. FLEURY.
HENRI DAUVRAY, leur cousin.	M. MAILLART.
LE MARQUIS DE RUPIERA, riche étranger. .	M. LEROUX.
LA COMTESSE DE BARGES, veuve.	Mlle FIGEAC.
FARJU, homme d'affaires	M. MONROSE.
DE MAYRAC, joueur.	M. SAINT-GERMAIN.
GAUTIER, entrepreneur.	M. TALBOT.
DUROSAY, tapissier	M. MIRECOUR.
FRISQUE, domestique des Morel.	M. MATHIEN.
MARTEAU, garçon de bureau	M. BARRÉ.

Le premier acte se passe à Wiesbade, — les deuxième, troisième et quatrième à Paris.

NOTA. — Toutes les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.

LE LUXE

ACTE PREMIER

Une salle de l'établissement des jeux à Wiesbade. — Siéges, tables, journaux. — Terrasse au fond donnant sur des jardins. — Aspect élégant, riant, animé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE BARGES, LE VICOMTE DE MAYRAC; une dizaine de personnes groupées çà et là, jouant et lisant.— Dix heures du matin, fin d'août. — Au lever du rideau, madame de Barges est assise près d'une table de jeu, à droite; de Mayrac est debout, à sa gauche.

MADAME DE BARGES, lorgnant.

Quelles toilettes absurdes ces femmes viennent étaler à Wiesbade!... Où ça prend-il de l'argent?

DE MAYRAC.

Parbleu!... dans les poches de tout le monde!

MADAME DE BARGES.

Ah!... voilà madame de Blaville qui vient, comme d'habi-

tude, attendre l'heure de la roulette!... Elle est en deuil... Qui a-t-elle donc perdu?

DE MAYRAC.

Rien... Elle est veuve!...

MADAME DE BARGES.

Elle joue tous les soirs?

DE MAYRAC.

Oui, mais elle perd... c'est de deuil!

MADAME DE BARGES.

Que de figures inconnues ce matin!... Quel est donc ce nouveau débarqué qui frise de si terribles moustaches?... Quelque colonel de hulans?

DE MAYRAC, regardant vers la gauche.

Ce paletot de toile à voile?... Quelle idée!... C'est un caissier de chemin de fer qui voyage...

MADAME DE BARGES.

Pour sa... santé?

DE MAYRAC.

Non... pour sa... sûreté!

SCÈNE II

HENRI DAUVRAY, DE MAYRAC, MADAME DE BARGES.

HENRI, entrant du fond, à droite, et regardant de côté et d'autre.

Impossible de les rencontrer!... On m'a pourtant assuré qu'elles étaient ici!... Attendons!... (Il prend un journal et s'assied à une table à gauche.)

MADAME DE BARGES.

Monsieur de Mayrac... encore une question, avant l'heure de votre rendez-vous habituel!

DE MAYRAC, revenant en scène.

Un rendez-vous?... Avec qui donc?

MADAME DE BARGES.

Avec la roulette!... C'est votre passion dominante!

DE MAYRAC.

Que voulez-vous? Il faut bien cultiver un vice... de crainte d'en avoir plusieurs...

MADAME DE BARGES.

C'est une assurance!

DE MAYRAC.

Si vous saviez, comtesse, les émotions qu'il procure!... Le jeu... ç'a été de tout temps la passion des grandes âmes! Turenne, Catinat, Barnave, Mirabeau, n'étaient-ils pas des joueurs?...

MADAME DE BARGES.

Vraiment! mais vous avez encore une heure avant l'ouverture des salons du jeu public... C'est plus qu'il ne faut pour répondre à mes questions.

DE MAYRAC, passant à la gauche de madame de Barges.

Je suis à vos ordres...

MADAME DE BARGES, baissant la voix.

Vous connaissez, n'est-ce pas, ces deux Parisiennes... la mère et la fille... qui renversent toutes les chaises avec leurs volants?

DE MAYRAC.

Des marquises, je crois!

MADAME DE BARGES, se levant.

Des marquises?... allons donc!... Ça s'appelle tout platement... attendez donc... un nom d'enseigne... les dames... les dames Morel!

HENRI, à part.

On parle d'elles!

DE MAYRAC.

Permettez! la mère proclame à son de trompe qu'elle est née... *de Saint-Goar*... Quelque chose de province, apparemment!... Elle n'a pas dû être mal!...

MADAME DE BARGES.

Oui... sous le ministère Villèle.

HENRI, à part.

Quels propos!

MADAME DE BARGES, repassant à droite.

Sont-elles riches, au moins?

DE MAYRAC.

Riches?... Heu! heu!... (Nouveau mouvement d'Henri.) Je ne les crois pas plus riches que vous ne les croyez marquises!... Il y a de ces indices... Cuvier... vous le savez, à l'aide d'un petit os de rien du tout, reconstruisait tout un être mystérieux...

MADAME DE BARGES.

Ah! de l'histoire naturelle? Faites-moi donc plutôt celle de ces Morel.

DE MAYRAC.

Eh bien! voici mon indice. Hier au soir, la mère s'est avancée à la table du Trente et Quarante, où elle a, d'un air d'infante, d'un air de Saint-Goar... jeté sur le tapis vert dix florins...

MADAME DE BARGES, riant.

Dix florins?...

DE MAYRAC.

Tout autant !... Elle les a perdus avec une telle anxiété, que tout naturellement j'ai pensé...

MADAME DE BARGES.

Qu'elle avait envie de les gagner !

DE MAYRAC.

Telle est mon étude sur cette dame. C'est peu...

MADAME DE BARGES.

C'est beaucoup !... Ni nobles ni riches ?... Que viennent-elles donc faire aux eaux ?

DE MAYRAC.

Mon Dieu... elles y viennent sans doute, comme tant d'autres, essayer de se guérir d'une insupportable médiocrité... d'une ambition chronique... Elles veulent appliquer le régime des eaux à des... désirs comprimés : le *choléra-luxus*...

MADAME DE BARGES.

Le danger du jour !

DE MAYRAC.

Elles sont ici, dans un de ces grands caravansérails des nations errantes, à la recherche de la fraîcheur... et de quelque brillante rencontre ! La Russie n'envoie-t-elle pas au Rhin ses princes et ses boyards en semestre, l'Inde ses nababs en disponibilité, et l'Amérique ses républicains millionnaires ?... sans compter la foule des enrichis d'hier... ou les gens qui ne seront ruinés que demain ! Vous comprenez, comtesse, que dans de pareils flots d'or, de beaux yeux sont des hameçons qui peuvent faire espérer quelque pêche miraculeuse !

MADAME DE BARGES, inquiète.

Quoi, vous pensez que c'est là leur calcul ?...

HENRI, à part.

Entendre de pareilles choses sur ma tante... ma cousine !

DE MAYRAC.

Qu'avez-vous donc, comtesse ?

MADAME DE BARGES.

Oh ! rien !... c'est que j'ai présenté à ces femmes un de mes amis...

DE MAYRAC.

Juste ! le marquis de Rupiera... un de ces poissons exotiques... ce millionnaire brésilien venu sur le continent pour dissiper sa fortune... et son cœur ! Ah! quelle imprudence !

HENRI se lève brusquement.

Ah ! c'en est trop ! et puisqu'il se trouve un homme de moitié dans ces insolences... je vais... (**Il avance menaçant vers de Mayrac.**)

SCÈNE III

HENRI, FARJU, DE MAYRAC, MADAME DE BARGES.

FARJU, entrant du fond, à gauche, et parlant derrière lui.

C'est bien... c'est bien !... nous nous retrouverons tantôt pour la loterie de charité !

HENRI, s'arrêtant au moment d'aborder de Mayrac, et à part.

Farju !... leur mauvais génie !... quel contre-temps !...

DE MAYRAC.

C'est ce cher Farju !

FARJU.

Eh !... je ne me trompe pas !... c'est monsieur Henri Dauvray !

HENRI, avec hauteur.

Monsieur!

FARJU.

Par quel heureux hasard?...

HENRI, passant devant lui pour sortir.

Que vous importe?

FARJU.

Vous... un homme grave... au milieu des plaisirs... depuis quand êtes-vous à Wiesbade?

HENRI.

Monsieur, je n'y suis pas... je pars! (Il lui tourne le dos et sort par le fond.)

SCÈNE IV

FARJU, DE MAYRAC, MADAME DE BARGES.

DE MAYRAC.

Ce monsieur n'a pas l'air de bonne humeur! Vous le connaissez?

FARJU, avec aplomb.

Certainement! monsieur Henri Dauvray, un des plus habiles ingénieurs de la compagnie du chemin de fer du littoral... Il vient sans doute ici pour voir ses parentes : madame et mademoiselle Morel...

DE MAYRAC, à madame de Barges.

Comment?... ces dames dont nous parlions tout à l'heure?... Ma foi, j'en suis désolé, j'aurai peut-être offensé un galant homme... Allons... en public, dorénavant, je ferai des écono-

mies de paroles... les seules qu'on puisse faire à Wiesbade! (Il remonte vers les groupes du fond.)

MADAME DE BARGES, assise à droite.

Monsieur Farju... vous connaissez donc ces Morel?

FARJU, faisant l'aimable.

Mon Dieu... par position... un financier.. je suis lié avec... le public!

MADAME DE BARGES.

Vous êtes leur homme d'affaires?

FARJU.

D'affaires... non! je suis leur ami!

MADAME DE BARGES.

Leur ami?...

FARJU.

Sans intérêt, madame la comtesse! j'aime à obliger...

MADAME DE BARGES, se levant et passant à gauche.

Oui... l'obligeance est votre attitude sociale... Vous mettriez, convenez-en, l'amitié en commandite... et la bienfaisance en actions... si vous espériez toucher des dividendes!

FARJU.

Madame la comtesse plaisante avec une grâce...

MADAME DE BARGES.

Voyons, puisque vous tenez pour ces Morel, vous ne me refuserez pas quelques indications?...

FARJU.

Quelques indiscrétions... je vous devine!... Eh bien... (Regardant à gauche.) Mais le moment est mal choisi...

MADAME DE BARGES.

Pourquoi donc?



FARJU.

C'est que... voici précisément madame Morel qui arrive !... Voyez quelle magnifique prestance, pour une femme qui approche de ses cinquante ans !

MADAME DE BARGES, lorgnant.

Qui approche ?... Dites plutôt qu'elle s'en éloigne !

FARJU.

Charmant !

MADAME DE BARGES.

Sa fille n'est pas avec elle...

FARJU, avec intention.

Mademoiselle Esther Morel est en excursion aux ruines du Sonnenberg, avec la douairière de Caylus... la famille Rudemont et d'autres personnes... Le marquis de Rupiera est aussi de la partie...

MADAME DE BARGES, vivement.

Comment !... monsieur de Rupiera?

FARJU.

Cela vous contrarie ?

MADAME DE BARGES, dissimulant

Moi !... quelle idée ?... pas du tout !

FARJU, remontant.

Ah ! madame Morel !

SCÈNE V

LA COMTESSE, MADAME MOREL, FARJU, DE MAYRAC, au fond, dans les groupes.

MADAME MOREL.

Farju! Justement je vous cherchais! (Farju lui montre madame de Barges.) Madame la comtesse de Barges... pardon! Que de remercîments j'ai à vous adresser!

MADAME DE BARGES, avec hauteur.

Et de quoi donc, madame... Morel?

MADAME MOREL.

Quelle aimable, quelle précieuse connaissance vous nous avez procurée!

MADAME DE BARGES.

Le marquis de Rupiera?

FARJU, avec intention.

Il est en ce moment au Sonnenberg, n'est-ce pas?

MADAME MOREL, avec étourderie.

Oui... une partie charmante!... La baronne de Caylus a bien voulu se charger de ma fille Esther... Tout le monde la recherche, cette chère enfant... on en raffole... on me l'envie!... Hier encore, monsieur de la Fertois me le disait: Quelle élégance, quelle grâce a mademoiselle Esther! C'est un modèle et un désespoir pour toutes les femmes...

MADAME DE BARGES, ironiquement.

Pour toutes, c'est bien vrai, madame Morel... Il est des personnes qu'on ne peut ni voir ni entendre... sans en être désespéré!...

MADAME MOREL, choquée.

Hein ?

MADAME DE BARGES, remontant vers le fond.

Vicomte de Mayrac... votre bras, je vous prie!... je vous céderai à la roulette dans une demi-heure... juste le temps qu'il faut pour faire le tour de l'étang!

DE MAYRAC.

Tout à vos ordres, comtesse... jusqu'à la cloche du jeu...

MADAME DE BARGES, avec dédain.

A plus tard, madame Morel... (Avec grâce.) A vous revoir, mon cher Farju ! (Ils sortent par le fond à droite.)

SCÈNE VI

MADAME MOREL, FARJU.

FARJU, à part.

Son cher Farju!... Décidément je suis en hausse! (Il remonte au fond.)

MADAME MOREL, agitée.

Farju?... un mot!

FARJU, voulant sortir.

Pardon!

MADAME MOREL.

Restez... Depuis ce matin je suis à votre poursuite.

FARJU, revenant.

Il paraît qu'aujourd'hui c'est une poursuite générale!... Je sais quelqu'un qui court aussi après vous!

MADAME MOREL.

Qui donc?

FARJU.

Quelqu'un que vous n'attendez pas... votre neveu, Henri Dauvray.

MADAME MOREL, contrariée.

Henri!... Henri est ici?... Que vient-il faire à Wiesbade?

FARJU.

N'est-ce pas un des candidats à la main de votre fille aînée ?

MADAME MOREL.

Dans les idées de monsieur Morel, c'est possible... mais dans les miennes... non! Je suis désolée!... Sa présence ici peut contrarier bien des projets !

FARJU.

Quels projets?

MADAME MOREL.

Vous les connaîtrez!... Mais, pour le moment, il faut aller au plus pressé... (D'un ton câlin.) Mon cher Farju !... j'ai recours à vous...

FARJU, à part.

Aïe! je pressens le chiffre de l'entretien!

MADAME MOREL.

Il n'y a que vous ici qui puissiez me tirer de l'embarras...

FARJU.

Encore!... voyons, expliquez-vous!

MADAME MOREL.

Tous ces jours-ci j'étais si peu en veine!

FARJU.

Je devine!... Vous avez voulu, comme tout le monde, cueillir quelques fruits d'or sur le tapis vert de la roulette...

MADAME MOREL.

Eh! mon Dieu! oui. Est-ce que toutes ces dames ne jouent

point aux eaux? Ne voyez-vous pas chaque soir madame de la Fertois, madame de Marville, mademoiselle de Lismore et bien d'autres encore, semer ou récolter des florins sous le râteau des fermiers! C'est forcé... il faut faire comme les autres!... On voit jouer ici tout l'almanach de Gotha!

FARJU.

Quelquefois aussi l'édition contrefaite!

MADAME MOREL, continuant impétueusement.

Il faut qu'Esther prenne le ton général... qu'elle sache se conduire... agir seule au besoin... Cela entre dans mes idées, c'est l'éducation de ces jeunes Anglaises qu'on rencontre partout... au concert... à la promenade... à cheval... qui ont enfin un brevet d'indépendance...

FARJU.

Dont vous voudriez faire l'importation!

MADAME MOREL.

C'est tout un système! Si nous agissions différemment, nous serions remarquées... dédaignées... et, paraissant pauvres, nous serions (monsieur de Talleyrand l'a dit)... nous serions ridicules! Donc! nous avons joué...

FARJU.

Très-bien... et c'est moi qui ai perdu!

MADAME MOREL.

Je me rattraperai... madame d'Apremont m'a confié une combinaison... une martingale... et maintenant que j'ai l'expérience...

FARJU.

L'expérience!... une suite de sottises... elle ne rapporte pas ce qu'elle coûte!

MADAME MOREL.

Celle-ci ne m'a coûté que trois mille francs...

FARJU.

Trois mille francs !

MADAME MOREL.

Pour lesquels je compte encore sur vous, Farju !

FARJU.

Diable, comme vous y allez !

MADAME MOREL

Je vais à mon but.

FARJU.

Oui, avec mes chevaux !

MADAME MOREL.

Pour que vous m'y suiviez. (Elle s'assied à gauche.)

FARJU, prenant une chaise et venant s'asseoir près de madame Morel.

Un instant... un instant... chère madame !... Il est grand temps de savoir où doivent s'arrêter les sacrifices que votre amitié m'impose.

MADAME MOREL.

Que voulez-vous dire ?

FARJU.

Il est nécessaire, je le vois, de vous remettre sous les yeux certains détails que vous paraissez avoir trop oubliés dans votre tourbillon actuel...

MADAME MOREL.

Un réquisitoire ?

FARJU.

Non... un peu de biographie. (Regardant derrière lui.) Il n'y a personne, soyez tranquille ! Voyons. Elevée et confinée au fond d'une province, vous avez rencontré, il y a vingt-cinq ans, un jeune employé dont la passion pour vous... n'a pas besoin d'être expliquée !...

MADAME MOREL, choquée.

Monsieur Farju!

FARJU.

Passons! La position de votre mari s'est élevée peu à peu: bon époux, bon père, bon comptable... monsieur Morel justifie d'avance toutes les épitaphes... Mais rendant à sa femme toute la confiance dont l'investissent ses chefs; aussi aveugle peut-être à son logis qu'il est clairvoyant à son bureau, son rôle, dans la communauté, est tout l'opposé du vôtre... Monsieur Morel représente le travail et l'économie... vous... la dépense...

MADAME MOREL.

Vous oubliez que c'est de mon côté aussi que sont les biens!... Ma terre de la Gatinerie!... un domaine de famille... ma dot enfin?...

FARJU, se levant.

Je sais... mais il n'y a pas d'éternelle Gatinerie!... vous parlez toujours de cette ferme... et vous oubliez que depuis longtemps un flot de dettes l'a submergée. Vous m'avez donné pour cinquante-sept mille francs d'hypothèques, et je vous ai prêté plus de quatre-vingt mille francs!... Notre compte ressemble à une marée qui monte toujours... et j'avoue que je voudrais bien voir arriver l'heure... du reflux!

MADAME MOREL avec mystère et se levant.

Eh bien! nous y touchons!

FARJU.

Ah! bah!... Expliquez-vous.

MADAME MOREL.

Farju, vous le savez, j'ai espéré... j'ai rêvé pour mon Esther une faveur... ou plutôt quelque justice de la fortune...

FARJU.

Eh bien?

MADAME MOREL.

Eh bien? Ce riche étranger... ce Brésilien, le marquis de Rupiera....

FARJU.

Qui vous a été présenté par madame de Barges?

MADAME MOREL.

Il aime Esther... il en est fou!

FARJU.

Vraiment?

MADAME MOREL.

Ça vous étonne?...

FARJU.

Non...

MADAME MOREL, avec enthousiasme.

Ma fille aînée sera marquise... et la cour du Brésil la connaîtra!... Qu'on me dise encore que j'ai mal élevé mon Esther!... Est-ce que le marquis de Rupiera aurait fait la moindre attention à elle, s'il avait rencontré une petite pensionnaire, brodant des bourses en perles sous l'aile de maman, et baissant toujours les yeux, comme pour chercher des épingles?... Non!... c'est notre élégance, les grandes manières que j'ai données à ma fille qui ont attiré l'attention de ce personnage... Ah! mon cher Farju... laissons dire l'envie et crier la routine!... Croyez-moi... l'événement prouvera bientôt que j'ai été la meilleure et la plus intelligente des mères!

FARJU.

Oui... tout ça n'est pas impossible... mais si le marquis épouse mademoiselle Esther... que dira... madame de Barges? elle qui, de comtesse, espère devenir marquise!

MADAME MOREL.

Que voulez-vous qu'elle dise?... Peut-elle, raisonnablement, lutter contre ma fille... une veuve... prête à passer du

mauvais côté de la trentaine... une beauté du soir... qui met du blanc !

FARJU, vexé.

Il n'y a pas grand mal à ça !... est-ce que vous préférez une autre couleur ?

MADAME MOREL.

Une comtesse qui a quatre-vingt mille livres de rentes... et qui n'en dépense... pas même cent !

FARJU.

Chacun son système ! Enfin, selon vous, le Brésilien se dégage des liens de madame de Barges...

MADAME MOREL.

Pour épouser ma fille, je n'en doute pas !

FARJU, à part.

Mais alors la comtesse devient libre... cela sert mes projets. (Haut.) Eh bien ! puisque pour faire réussir tout cela il ne s'agit plus que de trois mille francs...

MADAME MOREL.

Vous me les donnez?

FARJU.

Oui... mais à une condition.

MADAME MOREL.

Laquelle ?

FARJU.

Confidence pour confidence !... (Il lui présente une chaise à droite, où elle s'assied.) — Je vais avoir besoin de vous !

MADAME MOREL.

Tant mieux !... parlez...

FARJU.

Il s'agit pour moi d'une affaire grave... importante... immense... d'où dépend mon avenir... ma fortune tout entière... que des envieux prétendent compromise... cela n'est pas !... on le verra bien !

MADAME MOREL.

Quelle est cette affaire ?

FARJU, avec feu.

La voici. Le gouvernement, sur l'avis du conseil général de la Gironde, est sur le point de concéder à la compagnie du chemin de fer du littoral, dont votre mari est l'un des employés supérieurs, le percement d'un boulevard... une voie immense, qui démasque sa gare, et ouvre une nouvelle et large artère dans Bordeaux, sous le nom de boulevard de la Gironde!

MADAME MOREL.

En effet... j'ai entendu mon neveu et monsieur Morel parler de cette affaire...

FARJU.

Très-bien! Or votre mari a toute la confiance dans son administration...

MADAME MOREL.

Rien ne se fait sans lui!

FARJU.

Son avis sera tout-puissant, décisif, lorsqu'il s'agira du choix des entrepreneurs chargés d'exécuter à forfait la démolition du vieux quartier... le percement du boulevard...

MADAME MOREL.

Après?

FARJU.

Je me mets sur les rangs...

MADAME MOREL.

Pour percer... pour démolir?... Je comprends!

FARJU.

Votre mari choisit...

MADAME MOREL.

Et vous voulez qu'il vous choisisse?

FARJU.

Mes propositions sont d'ailleurs des plus avantageuses pour la compagnie...

MADAME MOREL, se levant et passant à gauche.

Alors, cela va tout seul; rien de plus simple!

FARJU.

Oui... mais le simple ne réussit souvent qu'après de furieuses complications! Il faut donc finement, habilement user, pour moi, partout, à toute heure, de votre influence sur votre mari; il faut qu'il me choisisse, qu'il me nomme, entendez-vous, et si je réussis... quelle joie!... quelle fortune pour moi... et pour vous. Alors je m'élance du rang des spéculateurs vulgaires, des agioteurs ténébreux parmi lesquels on affecte de me rejeter! Le monde sérieux m'ouvre ses portes, je deviens une des sommités de la finance... on me cote... mon nom devient le synonyme d'une somme!... une fois millionnaire, je suis adulé, estimé!... un grand mariage vient tout consolider... (mon choix est fait)!.. Alors, chère madame Morel, c'est une transfiguration complète... J'ai soin de placer une partie de mes capitaux... en... considération!... Je fonde, comme les autres, des prix pour les jeunes orphéonistes; je fonde des lits d'hôpitaux... je prends la vertu pour retraite!... Qui sait alors si ce boulevard... cette artère dont j'ai contribué à doter mon pays... qui sait si un conseil municipal reconnaissant... voulant éterniser le souvenir de l'entrepreneur...

MADAME MOREL.

Qui aura percé, démoli...

FARJU.

N'inscrira pas en lettres blanches...

MADAME MOREL.

Sur un fond bleu : BOULEVARD FARJU!

FARJU, avec enthousiasme.

Ah! chère madame, les œuvres de l'argent valent, croyez-moi, celles de l'esprit... et les millionnaires sont moins dangereux que les idéologues... Car, après tout, ces capitaux, dont médisent ceux qui... n'en ont pas! ces millions qu'on reproche à certains hommes qui ont mis leur sollicitude à les réunir... qu'est-ce autre chose, jetés dans la circulation, que le fleuve bienfaisant aux larges ondes, qui, même lorsqu'il se retire des rivages qu'il a inondés, y laisse, dans un limon doré, la fertilité, la vie?...

MADAME MOREL.

Diable! Farju... voilà de l'esprit... argent comptant!

FARJU.

De l'esprit? tant pis... il s'agit de faire fortune! Concluons... Vous vous engagez à me servir chaudement auprès de monsieur Morel?

MADAME MOREL.

Chaudement! Vous me fournirez les moyens de figurer efficacement devant monsieur de Rupiera?

FARJU.

Efficacement, je m'y engage!

MADAME MOREL.

Ce cher Farju!

FARJU.

J'aurai le boulevard!

MADAME MOREL.

Ma fille sera marquise!

FARJU.

Chère madame Morel!

MADAME MOREL, étourdiment.

Ah! Farju, quand nous en serons là... vous pouvez être bien sûr que vous n'entendrez plus parler de nous!

FARJU.

Comment?

MADAME MOREL.

Je veux dire que la fortune de ma fille me dispensera d'avoir recours à mes amis. (Elle remonte au fond.)

FARJU, à part.

Diable !... mais alors, il ne faut pas qu'on s'épouse trop vite... ou adieu mon influence !... C'est si aisé d'être incorruptible, quand on est riche !

MADAME MOREL, regardant au fond, à droite.

Ah ! enfin ! les voilà !

FARJU.

Qui donc ?

MADAME MOREL, redescendant.

Ma fille... mon Esther, qui revient... au bras du marquis de Rupiera...

FARJU, qui est aussi remonté.

Comment, au bras... dites plutôt dans ses bras !

MADAME MOREL, très-émue et remontant.

Oui... en effet... ma fille... mon Esther, toute pâle... presque chancelante...

SCÈNE VII

FARJU, MADAME MOREL, ESTHER, DE RUPIERA, MADAME DE BARGES, PROMENEURS.

DE RUPIERA, à Esther.

Remettez-vous, mademoiselle... (On fait asseoir Esther vers la gauche.)

MADAME MOREL.

Dieu... que se passe-t-il ?... Esther... mon enfant !

ESTHER.

Rassurez-vous, ma mère... ce n'est rien !

MADAME DE BARGES, ironiquement.

Rien du tout... il n'y a plus le moindre danger !

MADAME MOREL.

Il n'y en a plus?... Mais alors...

FARJU, s'approchant.

Il y a donc eu un danger?

MADAME DE BARGES.

Cela en avait peut-être l'air !... Mais monsieur de Rupiera s'est rencontré là, juste à point pour veiller sur mademoiselle... Le chevalier errant.. le sauveur traditionnel ne pouvait manquer de se trouver à côté du précipice... du torrent...

MADAME MOREL, allant à madame de Barges, éperdue.

Ciel !... un torrent... un précipice... (Revenant à sa fille.) Grand Dieu !... ma fille blessée... morte peut-être ! !

FARJU, riant.

Mais non... Voyez !...

MADAME MOREL.

Ah ! sans doute... Mais au moins, monsieur le marquis, daignez m'apprendre...

DE RUPIERA.

Je vous assure, madame, que l'affaire n'a pas d'importance... et que sans l'émotion de mademoiselle...

MADAME DE BARGES, moqueuse.

Monsieur de Rupiera se conduit en héros... mais il ne rédige pas le procès-verbal !... Ah ! les journaux en parleront.

MADAME MOREL.

Les journaux?

DE RUPIERA.

Mademoiselle a eu le tort de s'avancer à travers les pierres croulantes et les plantes sauvages...

ESTHER.

Mon pied s'embarrasse dans une racine... un vertige trouble ma vue...

MADAME MOREL.

Grand Dieu !

MADAME DE BARGES.

Le gouffre attire... vous comprenez ?

MADAME MOREL.

Ah ! je devine tout !... Tu allais tomber... rouler dans l'abîme ?..

MADAME DE BARGES.

Mais rassurez-vous, le marquis avait prévu le péril...

ESTHER.

Et au risque d'être précipité lui-même...

MADAME MOREL.

Il t'a retenue... sauvée ! Ah ! si j'avais été là !

FARJU, à part.

Il n'aurait pas pu la retenir !

DE RUPIERA, embarrassé.

Je vous répète, madame, que le plus grave de tout ceci a été la frayeur de mademoiselle... Quant au péril, vous voyez combien madame la comtesse de Barges s'en amuse...

MADAME MOREL.

Oh ! non, monsieur... L'émotion de ma pauvre fille dit assez...

DE RUPIERA, légèrement.

Croyez-moi, il n'y avait là qu'un de ces périls de fantaisie !

qu'un de ces abîmes de plaisance dont les touristes sont très-friands dans le programme sentimental de leurs excursions... Si l'on ne s'effrayait pas un peu pour son argent... en vérité, madame, on ne croirait pas s'amuser ! Aussi songe-t-on, j'en suis bien sûr, à faire figurer quelque catastrophe à prix réduit... quelque dramatique incident, inscrit et catalogué d'avance dans le *Guide du voyageur !*

MADAME MOREL, à Farju.

Aussi spirituel que brave !

MADAME DE BARGES.

Allons ! allons ! vous avez beau dire, marquis, c'est une belle action... et le prix Montyon vous guette ! Qu'en pense mademoiselle Morel, qui a vu les choses de plus près que nous ?

ESTHER, se levant et se tournant vers madame Morel.

Je pense, ma mère, que monsieur le marquis diminue le service rendu pour diminuer notre reconnaissance...

MADAME MOREL.

Il n'y échappera pas ! (Se retournant.) Eh bien ! Farju... vous voyez ! Le voilà son libérateur officiel !... Le marquis de Rupiera ! quatre millions chez Rothschild, mon cher...

FARJU, à part.

Diable ! diable... Décidément ce millionnaire va me souffler mon rôle de Providence chez les Morel ? Jetons un peu d'eau sur ce beau feu ! (A mademoiselle Morel.) Il est ici quelqu'un, mademoiselle, que votre salut va bien réjouir !

ESTHER.

Et qui donc ?

FARJU.

Celui qui, après votre père, votre mère et votre jeune sœur Suzanne, vous porte l'affection la plus vive... votre cousin... votre ami d'enfance... monsieur Henri Dauvray !

ESTHER.

Comment, ma mère, Henri est à Wiesbade?

FARJU.

Il arrive à l'instant!

MADAME MOREL.

Du tout... il passe!

MADAME DE BARGES, à part.

La nouvelle n'a pas l'air de les enchanter. (Haut, et prenant le milieu.) Monsieur Henri Dauvray?... N'est-ce pas ce jeune homme d'un air si distingué qui se trouvait ici même, il y a une heure?

FARJU.

Un jeune homme distingué... précisément!

ESTHER.

Ma mère... puisque Henri est ici, il faut le voir...

MADAME DE BARGES, bas à Rupiera.

Il y a un cousin!... Vous n'avez que ce que vous méritez

ESTHER.

Rentrons, ma mère!

MADAME MOREL.

Monsieur le marquis, nous nous reverrons bientôt!...

DE RUPIERA, regardant Esther.

Bientôt?... Je crains, madame, que la présence de votre parent...

MADAME MOREL.

Nous serons à la symphonie...

DE RUPIERA, saluant.

J'aurai donc tous les plaisirs!

MADAME MOREL, à Farju.

Au revoir, *monsieur* Farju!

(On se salue; elles sortent par le fond, à droite.)

SCÈNE VIII

DE RUPIERA, MADAME DE BARGES, FARJU.

(Rupiera suit Esther du regard, puis va s'asseoir près de la table, à gauche.)

FARJU, à part, passant à droite.

Elle a dit monsieur Farju... Depuis le sauvetage, je lui suis déjà moins cher!... N'importe... j'ai mon plan!... Madame la comtesse, vous ne serez pas marquise de Rupiera... Et vous, romanesque étranger, vous n'épouserez la belle Esther que si Farju le veut! (Il s'assied à droite et feint de lire.)

MADAME DE BARGES, s'approchant de Rupiera, rêveur.

Marquis de Rupiera... vous aimez mademoiselle Morel!

DE RUPIERA.

Moi?

MADAME DE BARGES.

Vous l'aimez, vous dis-je... Vous êtes pris au piége!

DE RUPIERA.

Au piége?... Un pareil mot... En vérité, comtesse, cela me ferait croire..

MADAME DE BARGES.

Que je suis jalouse?... Allons donc! la comtesse de Barges, nièce et héritière du général duc de Longuefort, jalouse... de

mademoiselle... Morel?... Vous ne le croyez pas! Mais je suis d'une classe où l'on s'afflige autant des défaillances de la dignité que des mésalliances du nom... et je m'étonne... je m'indigne, je l'avoue, que Son Excellence le marquis Praxède de Rupiera, un dignitaire de l'empire du Sud... millionnaire et homme d'esprit, qui plus est... aille s'amuser à rattraper sur le bord d'un trou une demoiselle qui cherche aventure!

FARJU, à part.

Je crois qu'ils règlent leur compte, là-bas... Une dissolution de société... Soyons discret... (Il remonte et disparaît.)

DE RUPIERA, à la comtesse.

Permettez, ces dames ne sont pas...

MADAME DE BARGES.

Écoutez, marquis! Si vous n'obéissiez ici qu'à une de ces fantaisies de voyage .. un peu chères, parfois, mais enfin réparables... j'irais, triste et résignée, vous attendre à Paris!... Mais lorsqu'au lieu de quelques plumes, je vous vois menacé de perdre les deux ailes... je tremble de recevoir un de ces matins communication de votre brevet d'esclavage, ainsi conçu : « Le marquis de Rupiera a l'honneur de vous faire part... »

DE RUPIERA, se levant.

Allons, ma chère, vous êtes folle!

MADAME DE BARGES.

C'est vous qui êtes fou... de mademoiselle Esther... que vous épouserez de la façon la plus morale!... Vous autres étrangers, vous êtes capables de tout!

DE RUPIERA.

Cela dépend!

MADAME DE BARGES, s'asseyant, à droite.

J'y pense! L'ingénieur Henri Dauvray sera de la noce, j'espère?...

DE RUPIERA.

Tenez, comtesse, vous finirez par me faire prendre plus au sérieux que je ne le voudrais une simple rencontre de voyage! Car enfin, ces personnes que vous poursuivez de vos sarcasmes, et que vous avez cru me faire connaître...

MADAME DE BARGES.

Eh bien?

DE RUPIERA.

Eh bien! dès cet hiver... ma cousine... la duchesse de Lirias...

MADAME DE BARGES.

La duchesse de Lirias?

DE RUPIERA.

Oui... qui m'a toujours vanté les talents, les qualités sérieuses de mademoiselle Esther, aurait pu, dans son salon, me présenter à sa mère? Vous voyez donc bien que ces dames appartiennent à un monde qui s'élève assez près du nôtre, pour ne pas rendre tellement extravagante, si j'y songeais, une alliance...

MADAME DE BARGES, se levant.

Une alliance?... dites plutôt un alliage!

DE RUPIERA.

Madame, en vérité...

MADAME DE BARGES.

Vous avez beau vous récrier... A côté de l'aristocratie du nom qu'on reçoit, il y a celle du nom qu'on se fait... et c'est justice! Par une bizarrerie des temps... une troisième aristocratie s'est dressée... Ne lui demandez pas son nom... elle vous répondra par un chiffre! Elle règne... et je n'en éprouve, pour ma part, aucun dépit; car, si je suis bien née, il se trouve aussi que je suis riche... et je puis regarder, du rang où je suis, ces

jeunes opulences étalant pompeusement leur enseigne, qui est le luxe!... Mais encore faut-il que ce luxe naisse d'une opulence véritable... d'une fortune éprouvée au contrôle de la Banque... autrement, ce serait abuser de l'égalité... Et si nous sommes dans un siècle où l'argent est devenu une royauté... on n'a pas encore, que je sache, inauguré celle de la fausse monnaie!

DE RUPIERA.

Ainsi... vous niez la fortune des dames Morel?... Les connaissez-vous depuis longtemps?

MADAME DE BARGES.

Moi?... par exemple! depuis Wiesbade; je les ai vues... ce qu'ont vécu les roses... de leurs trois chapeaux neufs!

DE RUPIERA.

Et cela vous suffit pour les connaître?

MADAME DE BARGES.

Sans doute! (En ce moment Farju reparaît, feignant toujours de lire.) Mais tenez... voilà monsieur Farju, leur ami, qui m'a promis de me trahir obligeamment quelques-uns de leurs secrets... Si vous voulez être édifié, nous pouvons entendre l'affaire de compte à demi!

DE RUPIERA.

Monsieur Farju!

MADAME DE BARGES.

De pareils hommes sont parfois utiles... vous allez voir que celui-ci peut nous servir!...

DE RUPIERA.

Mais, non, non...

MADAME DE BARGES.

Monsieur Farju?

FARJU, quittant son journal.

Madame la comtesse?

MADAME DE BARGES.

Ne m'avez-vous pas promis ce matin quelques renseignements sur la famille Morel? Il serait bon que monsieur de Rupiera sût aussi à quoi s'en tenir...

DE RUPIERA.

Madame, je ne songe point à faire une enquête... et si je dois entendre trahir ces dames par leur ami... j'avoue que je préfère rester sur l'opinion que j'ai prise d'elles...

FARJU.

Mais, permettez, monsieur le marquis... je déclare que je n'ai à dire sur la famille Morel que les choses les plus convenables... (A part.) Ne le décourageons pas trop!

DE RUPIERA.

Alors, monsieur, si c'est ainsi... (Il offre une chaise à madame de Barges.)

MADAME DE BARGES, s'asseyant près de la table, à gauche.

D'abord, qu'est-ce que monsieur Morel? car il y a un mari, un père?...

FARJU.

Oui, madame la comtesse : l'homme le plus honorable... chef de la première division au chemin de fer du littoral — un chemin qui fait prime!

MADAME DE BARGES.

Riche?

FARJU.

Je leur sais une terre... Monsieur Morel a un traitement de quinze mille francs.

MADAME DE BARGES.

Oui... je m'y connais... ces femmes-là dépensent le triple! Parlons de la mère!

FARJU.

Madame Morel?... Oh ! une femme de tête !... de l'esprit...

MADAME DE BARGES.

Ce qu'il en faut pour faire des sottises !

FARJU.

Mais assez de cœur pour s'en repentir !

MADAME DE BARGES.

J'entends... ce qu'on peut appeler de la conscience dans sa folie. Vous voyez, marquis...

DE RUPIERA.

Prenez garde, madame ; c'est monsieur Farju qu'on interroge et c'est vous qui répondez !... Vous commandez des portraits, et vous faites des caricatures ! (**Il remonte et s'appuie sur le dos de la chaise de madame de Barges.**)

MADAME DE BARGES.

Eh bien ! je laisserai monsieur Farju peindre lui-même la fille...

FARJU.

Dites les filles, madame la comtesse, car elles sont deux ! C'est la beauté, la grâce, l'honnêteté mêmes. (**De Rupiera regarde madame de Barges.**)

MADAME DE BARGES.

J'écoute comme vous !

FARJU.

La cadette, mademoiselle Suzanne... douce, naïve, modestement élevée sous le toit paternel...

MADAME DE BARGES.

Oui... Cendrillon !

FARJU.

L'aînée, mademoiselle Esther...

MADAME DE BARGES.

Ah ! voyons !

FARJU.

Oh ! l'aînée ! la plus brillante élève de nos plus élégants pensionnats !... ayant grandi au milieu des héritières des plus opulentes familles... où elle a conservé d'intimes relations...

MADAME DE BARGES.

Oui... beaucoup trop, peut-être ! nous le savons !

FARJU.

A chaque concours, ses maîtres la couronnaient de plus de lauriers que madame Ode ne l'a depuis couronnée de fleurs ! De l'instruction à défier tous les programmes ! et la musique ! et la peinture ! et la danse ! les langues vivantes... l'allemand... tous les arts d'agrément ! Elle sait tout, elle a tout : la science et la beauté ! Avec de pareils dons, la position du père, la naissance de madame Morel... de Saint-Goar... avec les ressources de la maison et celles de leur esprit... qui sait concilier la médiocrité des moyens avec le faste de l'apparence... avec tant de qualités et d'habileté, comment ces dames ne joueraient-elles pas, dans le monde, un rôle qui peut les conduire à la fortune?

MADAME DE BARGES, se levant.

A la fortune ?... Dites donc au ridicule. Je connais l'espèce... a voici en deux mots. On demeure au quatrième étage afin d'aller en première loge à l'Opéra; — on a un domestique en livrée... pour tout faire ; — on parle d'un coupé, on se sert d'un parapluie.... — on se nourrit comme des portières pour s'habiller comme des femmes d'agents de change... — on attire les gens du beau monde, on repousse les créanciers criards... L'hiver, dans les salons où l'on est plutôt toléré que reçu... l'été

aux bains de mer, aux eaux fashionables où errent des étrangers opulents... on prend enfin pour un moment le rôle qu'on voudrait jouer toute sa vie... oubliant qu'au retour chez soi, on peut trouver l'abîme creusé par tant de folie... et y tomber, ruiné... et peut-être plus !

FARJU.

Ah ! dame...

DE RUPIERA.

Ce portrait...

MADAME DE BARGES.

Est ressemblant ! Le luxe n'est-il pas le mensonge des gens qui n'ont pas de fortune ?

FARJU.

On dépense si facilement l'argent qu'on aura !... Mais la famille Morel...

DE RUPIERA.

Ne la défendez pas !... Il est convenu qu'elle a tous les ridicule, tous les travers !...

MADAME DE BARGES.

Et un cousin !....je l'oubliais ! Monsieur Farju, le marquis tient sans doute à savoir quel est cet ingénieur... ce monsieur Henri Dauvray !

FARJU.

Le digne neveu d'un oncle irréprochable... un Morel jeune !

MADAME DE BARGES, remontant.

Il aime mademoiselle Esther !

FARJU.

Heu !...

MADAME DE BARGES.

Il songe à l'épouser ?

FARJU.

Heu !... heu !

MADAME DE BARGES, regardant à droite.

Tenez, marquis, cessons d'interroger !... Le ramier fidèle a rencontré la colombe... ils viennent de ce côté... Je pense bien que vous n'allez pas troubler ce doux tête-à-tête !

DE RUPIERA, piqué.

Moi ! Et de quel droit ?...

MADAME DE BARGES, à part.

Il l'aime !... Mais je sais maintenant où frapper pour me venger !

DE RUPIERA.

Si vous voulez être sûre que la jalousie ne fait pas battre mon cœur... prenez ce bras... et allons étudier la fortune de monsieur de Mayrac, qui doit être à jouer quelque part !

MADAME DE BARGES, bas à Farju, en prenant le bras du marquis.

Merci, Farju ! (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE IX

FARJU, puis HENRI et ESTHER.

FARJU, regardant sortir madame de Barges.

Elle a dit Farju... Farju tout court !... c'est la continuation de ma hausse ! Une comtesse !... si belle... si élégante... Quelle taille !... quels yeux !... et quel teint !... le teint qu'elle veut !... Ah je l'adore, comme un million... qu'elle est. (Il se promène à grands pas.)

Si je pouvais devenir monsieur... de Barges !... Farju de Barges !... Qui sait ?...

HENRI, entrant par la droite avec Esther.

Non, ma cousine... non, c'est impossible... Je viens de le déclarer à votre mère... il faut que je reparte dans une heure !...

ESTHER.

Pourquoi donc, Henri ?

HENRI.

J'étais allé à Berlin, pour les intérêts de ma compagnie... De passage à Francfort, je me suis vu si près d'ici, que je n'ai pu résister au désir de porter de vos nouvelles à votre père... à votre sœur Suzanne... restée auprès de lui.

ESTHER.

Mais on n'arrive pas ainsi à Wiesbade tout juste pour s'en aller !... C'est un endroit charmant, où il fait bon s'arrêter un peu... Tenez, demandez à monsieur Farju !

HENRI.

Ah ! encore monsieur Farju !

FARJU, à part.

Décidément, chez celui-là mes actions ne sont pas au pair ! (Haut.) Monsieur Dauvray ne sait probablement pas que ce soir il nous arrive de Paris tout le personnel d'un opéra... qu'on dit très-comique ? et un chef-d'œuvre... on y a mis le prix. Monsieur Dauvray ne peut se dispenser d'entendre...

HENRI.

Monsieur... j'ai déjà entendu ici plus de choses que je n'en voulais écouter !...

ESTHER.

Comment ?

HENRI.

Mes devoirs me rappellent à Paris, ma cousine... Votre père m'apprend que la chambre est enfin saisie du projet de loi qui concède à notre compagnie le grand boulevard de la Gironde.

FARJU, vivement.

Que dites-vous ?... Quoi ! sitôt !... Ce projet est déjà sorti du conseil d'État ?

HENRI.

Oui, monsieur !

FARJU.

Mais alors le rapport de monsieur Morel sur le choix de l'entrepreneur des travaux...

HENRI.

Mon oncle m'appelle pour l'étudier avec lui !

FARJU, à part.

Diable !... plus un instant à perdre !... Je pars. (Il remonte vers le fond.)

ESTHER, à Farju.

Vous paraissez tout bouleversé !...

FARJU.

C'est que... moi aussi... ma présence à Paris... il faut que je sache à quelle heure part le plus prochain convoi !...

ESTHER.

Mais vous ne vous évaderez pas ainsi sans voir ma mère ?

FARJU.

Non, certainement ! Dites-lui que plus que jamais je dois l'obliger... (A part.) Imbécile !... je le lui dirai moi-même, puisque je vais la voir ! je perds la tête ! (A part, s'en allant à gauche.) Allons, mon pauvre Farju... voici la crise !... tout ou rien !... Le

million ou la faillite!... La faillite, on s'en console!... mais le million perdu... jamais! A Paris! à Paris! (Haut et saluant.) Monsieur!... mademoiselle!... (Il sort, très-animé, par le fond.)

SCÈNE X

HENRI, ESTHER.

HENRI.

Esther... vous êtes donc toujours dans des mystères avec cet homme?...

ESTHER, assise à droite.

Des mystères?... ma mère veut lui parler!... N'est-il pas son ami?... le nôtre?

HENRI.

Le vôtre, Esther, le vôtre! Répondez franchement... Croyez-vous que votre père s'accommoderait des secrets que je soupçonne exister entre sa famille et... monsieur Farju?

ESTHER.

Ah çà... Henri... qu'avez-vous donc?

HENRI.

J'ai... que tout ici m'inquiète et m'épouvante! et que je voudrais ne pas vous y voir!...

ESTHER.

Henri!

HENRI.

Ce Farju... c'est différent!... sa place est bien au milieu de tous ces gens... qui ne sont pas même équivoques!... un pareil homme trouve des dupes faciles au milieu des oisifs, dont la

pensée stérile se cramponne à toutes les distractions pour ne pas périr d'ennui... de ces désœuvrés qui étalent ici des loisirs qu'ils volent à leurs devoirs... de ces faux malades, venant chercher aux fontaines une santé qu'ils n'ont pas perdue... et perdre au jeu un argent qu'ils n'ont pas gagné !...

ESTHER, se levant.

Henri... ce ton d'amertume, qui ne paraît même plus disposé à nous épargner... me prouve que si j'avais pu conserver quelques illusions sur vos sentiments à mon égard... ces illusions doivent se dissiper aujourd'hui !

HENRI.

Vos illusions, Esther ! ne m'avez-vous pas dépouillé des miennes ?... et depuis longtemps déjà, en voyant le nouvel essor de vos goûts... le monde où l'on vous entraîne ?.. n'ai-je pas secrètement renoncé à des rêves qui ne sont plus les vôtres ? Ah ! je vais au-devant de vos désirs, je le sais bien, en renonçant à des projets que désapprouve aujourd'hui votre mère.

ESTHER.

Mais...

HENRI.

Je l'ai compris... Une humble position achetée par le travail... le modeste avoir que je pouvais vous offrir... tout cela ne suffit plus à vos... aspirations !

ESTHER.

Mais ce langage...

HENRI.

J'ai compris, vous dis-je !... Je vous rends la parole de nos jeunes années. Ne pas vous dégager lorsque cette parole vous pèse... ce serait être indigne de l'avoir reçue !

ESTHER.

Henri... est-ce uniquement pour me rendre ma liberté que

vous me parlez ainsi ?... ou plutôt n'est-ce pas pour reprendre la vôtre !

HENRI.

Qu'importe, si vous êtes libre !

ESTHER.

Ah !... j'ai deviné !... j'ai lu dans votre cœur !...

HENRI.

Ne cherchez pas ce qu'on n'y saurait trouver... Il me suffit de sentir que je ne pourrais plus faire votre bonheur ! Ecoutez-moi bien, Esther !... Si le fiancé vous rend votre parole, croyez pourtant qu'il vous reste un frère... un ami vigilant... dévoué... prêt à tout pour vous aider... au besoin, pour vous secourir dans ce monde où vous entraîne l'éducation que votre mère vous a donnée... et où vous attendent, je le prévois, les plus amères déceptions ! (De Rupiera et madame de Barges paraissent au fond.)

ESTHER, attendrie.

Henri... mon ami !...

HENRI, serrant affectueusement la main d'Esther.

Pas un mot... Plus tard... nous nous reverrons, l'heure me presse... adieu !... adieu !... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI

ESTHER, DE RUPIERA et MADAME DE BARGES

entrant par la droite.

MADAME DE BARGES.

Eh bien !... vous avez vu ?

DE RUPIERA, *mécontent.*

Oui... ce sont des adieux...

MADAME DE BARGES.

Bien tendres !... (*S'approchant.*) J'espère, mademoiselle, que ce n'est pas nous qui faisons fuir monsieur votre cousin ?...

ESTHER.

Madame... monsieur Dauvray ne fuit devant personne ! (*Elle s'assied à gauche.*)

MADAME DE BARGES.

Vous paraissez bien émue !... (*Entrent plusieurs couples qui se placent aux tables et organisent des parties de famille.*)

DE RUPIERA, *à Esther.*

Les séductions... les plaisirs de Wiesbade n'ont donc pas suffi à retenir monsieur Dauvray ?

ESTHER.

Mon cousin n'est pas un homme de plaisirs, monsieur le marquis, c'est un homme de devoirs... Son genre de vie... ses projets, ses espérances... tout l'éloigne de notre famille...

DE RUPIERA, *à part, avec joie.*

Ah !...

MADAME DE BARGES, *bas à de Rupiera.*

Impossible de vous faire plus adroitement hommage du congé donné au cousin !... — (*De Rupiera, sans répondre, se rapproche d'Esther. — A part.*) Battue par ces intrigantes ?... oh ! non, pas encore !... (*Haut.*) Ah ! la terrasse est déjà envahie... les petites bourses viennent ici s'amuser en famille... Mais nous ne voyons pas madame Morel !... On dit pourtant qu'elle aurait une revanche à prendre au baccarat...

ESTHER, *étonnée.*

Ma mère ?

MADAME DE BARGES.

Sans doute!... Le bruit courait hier dans tous les groupes, sous les portiques... au bord de l'étang... partout, que madame Morel avait perdu dix louis...

ESTHER, blessée.

Madame !

MADAME DE BARGES.

Oh! mademoiselle, je n'en ai rien cru! Deux cents francs! ai-je répondu à ces mauvaises langues : vous méconnaissez la prudence d'une mère de famille...

DE RUPIERA, bas, à madame de Barges.

Comtesse, je ne vous reconnais plus...

SCÈNE XII

ESTHER, DE RUPIERA, DE MAYRAC, éclatant de rire, et suivi de plusieurs personnes, MADAME DE BARGES.

DE MAYRAC.

Victoire! gloire au vainqueur! hurrah!

DE RUPIERA.

Qu'y a-t-il donc, monsieur de Mayrac?

DE MAYRAC.

Ce qu'il y a, marquis! il y a que j'ai une chance inouïe, infernale.... impossible!... En attendant l'heure du jeu public, j'avais convoqué, par là, quelques-uns de mes amis... de ces amis intimes qu'on se fait ici en vingt-quatre heures... un Anglais, un Russe, un Hongrois... un véritable congrès de joueurs!

DE RUPIERA.

Eh bien?

DE MAYRAC.

Eh bien, j'ai dépouillé l'Europe, et j'ai mis tout le monde en fuite!... Ecoutez mes poches!... elles sonnent comme des cloches... et les billets donc!... ah! les billets les plus doux du monde!... la Fortune y a vu clair un moment... Allons, je suis prêt à continuer contre vous; le Brésil n'est-il pas le cousin du Pérou?... Faites-moi le plaisir de perdre une dizaine de mille francs avec moi! (Il s'approche de la table de jeu, à droite, et agite les cartes.)

DE RUPIERA.

Merci!... je ne tiens pas à perdre... et je ne désire pas gagner!

MADAME DE BARGES, à de Mayrac.

En effet... vous vous adressez mal, et je regrette pour vous que madame Morel ne soit pas là... car certainement elle vous tiendrait tête...

ESTHER.

Madame!

DE MAYRAC, assis à la table de jeu, faisant face au public.

Allons, marquis... ne me refusez pas! (Il prépare les cartes.)

MADAME DE BARGES, à part.

Quelle idée! Si je pouvais... (Haut.) Comme vous devenez prudent, marquis! Allons! c'est donc moi qui répondrai au défi de monsieur de Mayrac... puisque madame Morel n'arrive pas!

ESTHER, à part.

Encore!

MADAME DE BARGES, à part.

Elle y viendra! (Haut, — allant s'asseoir à la table de jeu, côté du mur.) C'est moi, vicomte, qui vais triompher de votre veine, vous ruiner... et vous humilier à la fois!

DE MAYRAC.

M'humilier!

MADAME DE BARGES.

Je maintiens le mot... car, pour moi, je ne connais rien de plus humiliant que d'être vaincu... n'importe où... même au jeu!

DE MAYRAC.

Marquis, décidément le cœur ne vous en dit pas?... Plus on est de joueurs... plus on perd!

MADAME DE BARGES.

Laissez le marquis... il a des raisons d'être circonspect!

UN MONSIEUR, à de Rupiera.

Pourquoi refuser cette provocation?

ESTHER.

En effet, monsieur le marquis, pourquoi?

DE RUPIERA.

Je l'accepterais si... un aimable auxiliaire m'était donné...

DE MAYRAC, jouant.

Vous perdez, comtesse!... Allons, allons, monsieur de Rupiera!

DE RUPIERA à Esther.

Jouez pour moi, mademoiselle!

ESTHER, à part.

Pour lui?

MADAME DE BARGES, à part.

Elle hésite!

DE RUPIERA

Eh bien?

ESTHER.

C'est que...

DE MAYRAC.

Vive le jeu! c'est la guerre!...

MADAME DE BARGES.

Les cartes sont des armes!

ESTHER, très-émue.

Elle me défie...

DE MAYRAC, à de Rupiera.

Vite! vite! le temps presse... Le jeu public va commencer... et il me faut le temps de vous dévaliser. — Votre jeu, comtesse... mille francs!

MADAME DE BARGES..

Vingt-cinq louis.

DE MAYRAC.

Misère!

MADAME DE BARGES, à Esther.

Et vous, mademoiselle?

ESTHER, se levant avec agitation.

Moi?...

DE RUPIERA.

Je complète!

DE MAYRAC, taillant.

Gagné!... Très-bien! continuons.

MADAME DE BARGES.

Eh bien! mademoiselle Morel ne met pas? Est-ce qu'elle a peur?

ESTHER.

Pardon, madame, je mettrais... mais en l'absence de ma mère...

MADAME DE BARGES.

Sur parole, mademoiselle, en attendant votre trésorière!

ESTHER, à part et très animée

L'insolente! (Haut.) Eh bien! soit, madame.

DE MAYRAC.

Allons, soixante louis!

DE RUPIERA, à madame de Barges.

Comtesse, vous êtes de société avec monsieur de Mayrac, je tiens contre vous pour mademoiselle et pour moi.

ESTHER, à part.

J'ai la fièvre...

DE MAYRAC.

Je taille. (On entend une cloche.) Ah! la cloche du Trente et Quarante!... Pardon, je veux être du début... excusez-moi, comtesse... je passe la main!

DE RUPIERA

Comment, vous désertez?

DE MAYRAC.

Oh! un instant seulement... le temps de faire sauter la banque. Après quoi je reviens vous faire sauter tous à votre tour! (Il sort vivement. — On entend un orchestre lointain.)

SCÈNE XIII

ESTHER, DE RUPIERA, MADAME DE BARGES, JOUEURS.

MADAME DE BARGES.

Eh bien! puisque l'or porte ainsi à la tête de monsieur de

Mayrac, je tiens les soixante louis. (A Esther.) Est-ce trop pour mademoiselle ?

ESTHER, blessée.

Pas du tout, madame !

DE RUPIERA.

Nous tenons ! (Il s'assied à la place qu'occupait de Mayrac.)

MADAME DE BARGES.

Ah ! vous gagnez encore !... Tous les bonheurs, marquis !

ESTHER, à part.

Elle est humiliée !... cela fait du bien !

MADAME DE BARGES.

Ma revanche ?

ESTHER.

Sans doute !

DE RUPIERA.

Cent louis !

MADAME DE BARGES.

Ah ! cette fois, c'est mon tour : j'ai gagné !... Nous continuons ?

DE RUPIERA.

Certainement. Deux cents louis ! (On joue.) Ah ! je perds !

MADAME DE BARGES.

La chance tourne !

DE RUPIERA, légèrement.

Il n'y a pas de bataille sans blessures... même pour les vainqueurs ! Continuons. (On joue.)

MADAME DE BARGES.

Ah ! vous perdez toujours !

DE RUPIERA.

C'est vrai... Allons, me voilà à sec... je mets bas les armes. (Il se lève.)

MADAME DE BARGES, bas au marquis.

Je ne crois plus à vos serments, marquis, mais au jeu j'accepte toujours votre parole!

DE RUPIERA, il se rassied.

Eh bien! ce qui est sur table!

MADAME DE BARGES.

Soit! Vous perdez encore!

DE RUPIERA.

Quitte ou double, pour finir!

MADAME DE BARGES.

Très-bien!

DE RUPIERA.

J'ai perdu! (Il se lève.)

MADAME DE BARGES.

Entendez-vous la musique?... Je vous gagne sur l'air des *Folies amoureuses*. Décidément votre association avec mademoiselle n'est pas heureuse!

DE RUPIERA.

Mon association?... quelle idée! Je vous dois?...

MADAME DE BARGES, se levant.

Vingt mille francs.

DE RUPIERA.

C'est bien! je vous les enverrai!

MADAME DE BARGES, avec signification.

Pardon! Vous vous trompez!.. la perte doit être partagée...

comme l'eût été le bonheur... vous ne m'en devez donc... que la moitié!

DE RUPIERA.

La moitié?... Par exemple! C'est moi qui ai continué la partie; c'est donc moi seul...

MADAME DE BARGES.

Ah! j'oubliais votre rôle de chevalier libérateur!... (Regardant Esther.) Dès que mademoiselle accepte...

ESTHER, éperdue.

Moi?... Nullement, madame... Je vous dois dix mille francs!

DE RUPIERA, vivement à Esther.

Permettez, mademoiselle!...

ESTHER, fièrement.

Monsieur le marquis, je suis la débitrice de madame la comtesse de Barges!

MADAME DE BARGES, à part.

Imprudente!... elle croit n'avoir perdu que de l'argent!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Un salon élégant mais prétentieux, chez madame Morel, à Paris. — Porte au fond et portes latérales. — Meubles de tous les styles ; un canapé à droite ; un large fauteuil et un guéridon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

FRISQUE, seul, à la cantonade, au fond.

C'est bien !... c'est bien !... on pensera à votre mémoire ! (Il descend en scène.) Ce marchand de bois !... A peine y a-t-il deux ans qu'on l'a brûlé... et il se plaint déjà ! Eh ! que dirais-je donc, moi !... presque un an d'arriéré... et je suis clément... Ah ! tu veux qu'on présente ton mémoire ?... Attends. Cette superbe potiche de la Porte chinoise... c'est le pot aux dettes... Allez ! (Il le jette dans une potiche placée sur un meuble, au fond à gauche.) Je ne sais pas où s'arrêtera la manie de madame. En achète-t-elle des bric-à-bracs... des buffets... renaissance, comme elle dit... et souvent vides ; des bahuts mangés aux vers... Il n'y aura bientôt plus que les vers qui mangeront ici ! (Regardant au fond.) Bon ! encore un ! le tapissier ! On l'a laissé entrer ! et justement monsieur Morel qui, par extraordinaire, est resté à la maison !

SCÈNE II

FRISQUE, DUROSAY.

DUROSAY.

Bravo ! cette fois, je suis au cœur de la place ! Je voudrais parler à madame Morel...

FRISQUE, embarrassé.

Vous venez pour être payé ?

DUROSAY, important.

Etre payé ?... pour qui me prenez-vous ? Mon Dieu... à la rigueur, je ne refuse pas de l'être. Mais je suis blessé... Comment, ne pouvoir être reçu... Un artiste du boulevard des Capucines ne doit pourtant pas être traité comme un ébéniste du faubourg Saint-Antoine !... Madame Morel ignore sans doute qu'elle a affaire à Théobald Legris... dit Durosay... expert en curiosités savantes... fabricant d'antiquités... négociant en archéologie... et candidat pour la prochaine vacance, à l'académie des beaux-arts... du Morbihan !

FRISQUE.

On le voit bien à vos prix !

DUROSAY.

Me traiter comme un simple boutiquier... c'est révoltant ! En entourant madame Morel de meubles de tous les styles ; en donnant au château de la Gatinerie la plus coquette physionomie Pompadour, avec housses à volants, j'ai cru montrer à madame Morel à qui elle avait eu le bon goût de s'adresser... Elle a pu voir avec quelle sûreté de coup d'œil j'ai suivi la mode... qui

tous les ans change de siècle... Or... quand un érudit a présenté quatre fois l'état de ses travaux... on doit bien penser qu'il tient par-dessus tout aux égards...

FRISQUE.

Oui... mais... douze mille francs d'égards... on pourrait bien faire quelque réduction...

DUROSAY.

Allons donc! Je ne rabats jamais rien dans les questions de convenance!

FRISQUE.

Dans la convenance, soit! mais dans le total?

DUROSAY, s'échauffant.

Une œuvre d'art ne se regarde jamais au total! Si l'on veut des réductions... qu'on s'adresse aux marchands!

FRISQUE.

Mais...

DUROSAY, criant.

Il n'y a pas de mais... Je trouve étonnant... blessant...

SCÈNE III

MOREL, FRISQUE, DUROSAY.

MOREL, venant de la gauche.

Ah çà, je ne puis donc travailler tranquille?... Quel est ce bruit!

FRISQUE.

Monsieur Morel!...

DUROSAY, allant à Morel et le saluant.

C'est à monsieur Morel que j'ai l'honneur de parler?

MOREL.

Oui, monsieur... Que voulez-vous?

FRISQUE, intervenant.

Oh! rien... on demandait madame... et comme elle est sortie, je disais à monsieur...

DUROSAY, écartant Frisque.

Je serai très-flatté de parler à monsieur Morel!

MOREL.

De quoi s'agit-il?

DUROSAY, posant.

Monsieur, je suis l'artiste, l'antiquaire que votre épouse a consulté pour l'arrangement de ses résidences de ville et de campagne, et... (Il présente sa note.)

MOREL, prenant la note.

Un mémoire de meubles?

DUROSAY, choqué.

D'ameublement, monsieur!

MOREL.

Vous me surprenez!... Madame Morel a donc un compte arriéré chez son tapissier?

DUROSAY.

Tapissier!... heu! Je fournis... c'est vrai, mais c'est pour mettre mes théories sur l'art, le goût, l'élégance et le confortable, en pratique... chez les personnes qui me comprennent... chez des clients distingués, si je puis m'exprimer ainsi! Je ne tiens pas à l'argent, mais...

MOREL, souriant.

Mais vous voulez être payé !

DUROSAY.

Il faut toujours finir par là... Et puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer... j'aimerais assez à être fixé sur l'époque où...

MOREL.

Comment, l'époque ? — Mais vous serez payé quand vous voudrez... demain...

FRISQUE, à part.

L'imprudent !

MOREL.

Aujourd'hui même... à l'instant !

FRISQUE, à part.

Ah ! le malheureux !

MOREL.

Frisque... prévenez madame Morel.

FRISQUE, embarrassé.

Madame est sortie... elle a du monde...

MOREL.

Eh bien, monsieur... revenez tantôt... ce soir... on vous payera !

DUROSAY, à part.

Il a l'air sincère. Est-ce que par hasard j'aurais mon argent ? (Haut.) Puisque monsieur l'exige absolument, je reviendrai tantôt pour toucher ce qui est dû à...

MOREL.

A vos recherches ! c'est entendu, monsieur... à ce soir !

DUROSAY, triomphant.

A la bonne heure... car, enfin, on peut ne pas tenir à l'argent, mais on tient à...

FRISQUE.

A le tenir!... serviteur! (Il le reconduit et sort.)

SCÈNE IV

MOREL, puis SUZANNE.

MOREL, seul, jetant la note sur le guéridon à gauche, sans la regarder.

Une dette! Madame Morel oublie ses promesses!.. Elle est en mesure de payer... j'en suis sûr... mais c'est égal, je n'aime pas les dettes...

SUZANNE, entr'ouvrant la porte à droite.

Etes-vous seul? peut-on entrer?

MOREL.

Suzanne!

SUZANNE.

Je ne vous dérange pas?

MOREL.

Toi, ma fille, me déranger, toi, mon enfant! (Il l'embrasse.) Ma Benjamine!... je ne te vois jamais assez!

SUZANNE.

Cher papa!

MOREL.

Où est ta mère?

SUZANNE.

Elle est occupée à composer une toilette de visite pour ma sœur.

MOREL, se levant.

Encore des toilettes neuves?

SUZANNE.

Il le faut bien !

MOREL, hochant la tête.

Il le faut... je n'en sais rien !

SUZANNE.

Mais qu'avez-vous donc, papa?... vous paraissez soucieux ?

MOREL.

J'ai lieu de l'être... Depuis quelque temps, mon attention est provoquée par ce qui se passe ici... dans ma maison...

SUZANNE.

Quoi donc ?

MOREL.

C'est ta mère qui dirige tout... elle me l'a demandé... et sans doute je ne me repentirai jamais de ma confiance.

SUZANNE.

Oh! non, jamais! maman arrange très-bien tout cela!

MOREL.

Oui, sans l'habileté avec laquelle elle utilise toutes nos ressources, son petit domaine et mes appointements n'y suffiraient point, je le reconnais.. Pourtant, chaque jour des symptômes... trompeurs, je l'espère...

SUZANNE, naïvement.

Des symptômes?

MOREL.

Oui, encore tout à l'heure, un mémoire, qu'elle n'a pas soldé... Ta mère sait pourtant bien quels sont là-dessus mes principes... et dans ce moment où j'ai besoin de tout le calme de mon esprit... Ce rapport que je dois présenter demain à notre conseil, au sujet de la première section du nouveau boulevard de la Gironde...

SUZANNE.

Ah ! c'est demain ?

MOREL.

Oui... et j'attends même, pour m'aider à le terminer, ton cousin Henri.

SUZANNE, avec émotion.

Henri !

MOREL.

En sa qualité d'ingénieur, il peut m'éclairer sur quelques points.

SUZANNE.

Henri est donc revenu de son grand voyage en Allemagne?... Quel bonheur !... (Se reprenant.) Je ne pensais plus à lui !

MOREL, l'attirant à soi.

Pourquoi donc rougis-tu en me disant cela ?

SUZANNE.

Moi, papa... pas du tout !

MOREL.

Si fait !... Je t'assure que tu es toute rouge... (La regardant en face.) Vous vous intéressez donc beaucoup à la première section du boulevard ?

SUZANNE, honteuse.

Moi, papa ?... Je m'intéresse à vos travaux... à vos fatigues... Je voudrais vous voir vous reposer... au lieu de tant travailler.

MOREL.

Travailler, c'est ma destinée! Le travail, vois-tu, mon enfant, c'est la paix de l'âme, la dignité de la conscience... la liberté! C'est le prix dont chaque homme doit payer sa vie. Celui qui veut s'y soustraire... à charge à lui-même, ingrat envers la société, reste insolvable devant Dieu!... Me comprends-tu bien, Suzanne?

SUZANNE.

Oui, papa!

MOREL.

Eh bien! embrasse-moi, mon enfant! (Il l'embrasse.)

SUZANNE.

Oui... certainement... le travail... c'est bien beau!... mais vous ne prenez jamais une distraction, un plaisir... Au contraire!... Vous vous privez de tout!

MOREL.

Pas toujours! D'ailleurs, une privation entraîne souvent une récompense!... Hier, par exemple, je m'étais promis d'entendre un peu de musique:... du Boïeldieu à Feydeau... mon vieux Feydeau...

SUZANNE.

Oui... parlons de cela!... Au moment de prendre votre billet, vous n'avez trouvé dans votre poche...

MOREL.

Qu'un oubli de ta mère... c'est vrai!... J'étais sans argent!

SUZANNE.

Pauvre père!

MOREL, avec bonté.

Oui, mais en rentrant ici, un peu déçu, un peu contrarié, qui est-ce que j'ai trouvé?... ma Suzanne qui gardait la maison!.. Qu'est-ce que j'ai entendu?... Ma Suzanne qui chantait, à son

piano, comme si la gaieté de son âme avait passé dans sa voix fraîche et pure!... Je me suis assis là, dans ce bon fauteuil... c'était ma stalle! (Il s'assied dans le fauteuil à gauche.)

SUZANNE, auprès de lui.

Où vous vous êtes endormi... comme à Feydeau!

MOREL.

Oui... mais on m'a réveillé... un bon baiser sur mon front chauve...

SUZANNE.

Vous n'écoutiez plus!

MOREL.

Je t'entendais toujours!... la voix aimée de ma fille ressuscitait les douces mélodies de ma jeunesse, endormies dans mon cœur!

SUZANNE.

Mon bon père!

MOREL, avec élan.

Oh! mon enfant! si les trésors de tendresse que j'ai là... pouvaient se monnayer... tu serais riche... vous le seriez toutes...

SUZANNE, attendrie.

Qu'importe l'argent, la richesse!... Auprès de vous je n'ai besoin de rien!

MOREL.

Mais il faudra bien que tu me quittes un jour, Suzanne!...

SUZANNE.

Moi! mon père.

MOREL.

Eh! sans doute!... Le moment viendra où je n'entendrai plus ta petite chanson... L'oiseau chéri abandonnera la cage paternelle... il s'envolera!

SUZANNE.

Mais non... je veux rester auprès de vous! Pourquoi m'envoler?

MOREL.

Les lois du monde le veulent ainsi!... Les pères et mères élèvent dans les mille sollicitudes de leur inquiète tendresse les chers petits êtres avec qui leur cœur semble grandir!... Ils tremblent dix ans pour leurs corps chétifs... dix ans encore pour l'âme qui s'y est révélée... Puis un jour arrive où les ailes sont poussées... où la force est venue... et c'est à fuir loin de nous que nos enfants emploient cette force cruelle!... Tu feras comme les autres, ma Suzanne... car n'est-ce pas la nature qui fait ces ingrats?

SUZANNE.

Mon père... que dites-vous donc? je n'ai jamais pensé à cela!... C'est vous... vous, qui êtes un ingrat!

MOREL, se levant.

Ah! j'avais bien imaginé un moyen qui m'épargnait la triste nécessité de donner mes deux filles à des inconnus...

SUZANNE.

Comment?

MOREL.

Oui, un moyen qui me permettait d'en garder au moins une pour moi!... C'était bien égoïste, j'en conviens...

SUZANNE.

Un moyen pour me garder auprès de vous, mon père!... Ah! parlez!

MOREL, souriant.

Tout à l'heure j'y faisais allusion... à propos... de la première section... du boulevard...,

SUZANNE, anxieuse.

La première section !... Je ne comprends pas...

FRISQUE, apportant le thé, et annonçant.

Monsieur Henri Dauvray !

MOREL, à part.

Elle va comprendre !

SCÈNE V

MOREL, HENRI, SUZANNE.

MOREL.

Ah! Henri!... tu arrives juste à point... pour que je te fasse une querelle!...

HENRI.

Une querelle?

MOREL.

Mais avant, tu peux embrasser ta cousine, que tu n'as pas vue depuis huit mois!

HENRI.

De tout cœur! (Il s'approche de Suzanne et, au moment de l'embrasser, il s'arrête comme étonné.)

MOREL.

Eh bien!... est-ce qu'elle te fait peur?

HENRI.

Peur!... pas du tout... mais c'est que... Comment, Suzanne... c'est toi!... c'est vous!

MOREL.

Eh bien, oui, c'est elle! Faut-il que je te signe un certificat d'identité? Ah çà! qu'est-ce que tu as donc?

SUZANNE.

En effet, mon cousin.

HENRI.

Allons! (Il l'embrasse.)

MOREL.

C'est bien heureux!

HENRI.

C'est que j'avais laissé une petite fille...

MOREL.

Et que tu retrouves une femme!... Que veux-tu? ça pousse... comme la mauvaise herbe!

SUZANNE.

Méchant père!...

HENRI, riant.

Ah! mon oncle, dites... dites comme les fleurs!

SUZANNE.

Des compliments... à moi! (Elle va préparer le déjeuner de son père, à gauche.)

MOREL.

Au fait, pourquoi, depuis trois jours que tu es revenu à Paris, ne t'ai-je vu qu'à mon bureau?

HENRI, embarrassé.

J'avais quelques raisons...

MOREL, tenant Suzanne au bras.

Serais-tu en disgrâce auprès de madame Morel, d'Esther?... Qu'importe! Suzanne et moi te restons fidèles...

HENRI.

Sans doute, mon cher oncle... mon bon père!... Ah! j'ai

bien le droit de vous appeler ainsi, car vous avez été un véritable père pour moi! Privé de celui qui m'a élevé... qui n'a pu survivre au désastre de spéculations que vous blâmiez, votre maison n'est-elle pas devenue pour votre neveu la maison paernelle? (Mouvement de Morel.) Qui a pris soin de ma jeunesse... de mon éducation?... qui a ménagé le petit avoir de l'orphelin?... qui a fait de moi un homme?

MOREL.

C'est le bon Dieu, mon ami!

HENRI.

Oui... mais, qui m'a mis dans la main un état?... qui m'a fait ingénieur?

MOREL, riant.

Oh! pour le coup, c'est moi! (Suzanne va préparer le thé.)

HENRI.

Eh bien... je dois vous l'avouer... c'était un sentiment pénible... douloureux, qui m'empêchait de reprendre le chemin de cette maison, à laquelle avaient dû m'attacher des projets... des projets aujourd'hui brisés pour toujours!

MOREL.

Ainsi, ce que m'a dit madame Morel est bien vrai? Esther...

HENRI, prenant la main de Morel.

Oui... J'avais rêvé de devenir votre gendre pour rester votre fils... mais tout est fini!

MOREL.

Tout?

HENRI.

Tout!

SUZANNE, avec joie.

Ah!

MOREL, se retournant.

Tu entends, Suzanne ?

SUZANNE.

Oui, papa !

MOREL.

C'est extraordinaire!... tu n'as pas l'air d'être fâchée qu'Henri ne soit plus ton frère !

SUZANNE, allant à son père.

Par exemple!... au contraire... je suis... je suis furieuse!

MOREL.

Vraiment ?

SUZANNE.

Mais je ne vais pas m'affliger pour Esther, si mon cousin ne l'apprécie pas... s'il dédaigne une femme qui lui aurait fait honneur... dont tout le monde admire la beauté, l'élégance... D'ailleurs... à place d'Esther... c'est moi qui aurais refusé monsieur Henri !

MOREL.

Comment cela ?

HENRI.

Suzanne...

SUZANNE.

Oui, monsieur... je vous aurais refusé net et sans pitié !

HENRI.

Par exemple !

SUZANNE.

Sans doute .. il n'aimait pas Esther !

MOREL.

Comment ?

SUZANNE.

Non, non... il ne l'aimait pas !

MOREL.

Explique-toi.

SUZANNE.

Je connais la véritable affection de mon cousin !

HENRI, à part.

Que dit-elle ?

SUZANNE.

En épousant ma sœur, il n'aurait songé qu'à...

MOREL.

A qui donc ?... Parle !

SUZANNE.

Eh bien !... à vous, mon père.

HENRI.

Ah ! Suzanne !

MOREL.

Comment, à moi ?

SUZANNE.

Certainement, à vous... car c'est vous seul que mon cousin aime ici... et en épousant Esther, il songeait bien moins à être son mari qu'à devenir votre fils !... Ayez donc un père pour qu'on ne vous aime plus qu'après lui... et par-dessus le marché ! Mon Dieu, dans le temps où nous vivons, les pauvres filles n'ont-elles pas déjà assez à se défendre contre tout ce qui occupe les hommes... : le club, le jeu, la bourse, le turf, le cigare... sans que les pères viennent encore leur faire concurrence dans l'affection du peu de maris qu'il y a dans la circulation !

Nous ne demandons à ces messieurs que leur cœur... et ils trouvent encore moyen de faire des réductions!

MOREL, goguenard.

Eh bien ! Henri, que dis-tu de cette petite catilinaire?

HENRI, ravi.

Je dis... je dis, mon oncle, qu'il s'ouvre devant moi le plus charmant pays de découvertes : tout à l'heure la beauté de ma cousine... à présent son esprit... son cœur...

MOREL, de même.

Crois-tu toujours impossible que cette maison reste la tienne?

HENRI.

Mon oncle !

MOREL, à Suzanne qui s'est approchée.

N'écoutez pas, mademoiselle! je parle d'affaires à votre cousin!... (Suzanne retourne au déjeuner. A Henri.) Voyons... ce matin, tu devais connaître le résultat de l'arrangement pris avec cet ancien débiteur de ton pauvre père... as-tu vu l'avoué?

HENRI.

Oui, mon oncle... tout est heureusement terminé... il me revenait treize mille francs...

MOREL.

Bravo !... et quand les toucheras-tu ?

HENRI, se fouillant.

C'est déjà fait, mon oncle... je vous les apporte... les voilà ! Ah ! cette somme est bien loin de me libérer de ma dette envers vous... car tout ce que vous a coûté mon éducation...

MOREL, arrêtant son bras.

Henri, tu n'y penses pas !... te prendre ce petit patrimoine, le

seul débris de la ruine de ton pauvre père !... Garde ce pieux argent, mon enfant, garde-le !

HENRI.

Mais, mon oncle... j'ai toujours pensé...

MOREL, fermement.

Plus un mot !... tu l'as... cela me suffit... (Regardant Suzanne.) Il te servira ! — Parlons maintenant de ce qui me concerne : m'apportes-tu les notes que je t'ai demandées ?

HENRI.

Oui, mon oncle...

MOREL.

Très-bien... Alors passe dans mon cabinet, et parcours un peu mon travail, tandis que je vais prendre ici une tasse de thé.

HENRI.

Je vais vous attendre... (Il fait quelques pas, et se retourne pour regarder Suzanne.)

MOREL.

Eh bien !... tu la quittes sans lui rien dire ?

HENRI redescend auprès de Suzanne.

Suzanne... on croit que je puis encore regarder cette maison comme la mienne... Est-ce aussi... votre avis ?...

SUZANNE.

Mon cousin... (A part.) Il me dit *vous* ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

HENRI.

Vous ne répondez pas ?

MOREL, à Henri.

Je saurai ce qu'elle en pense... je te le dirai !

SUZANNE, voyant la porte de droite s'ouvrir.

Ah! voici Esther... maman... (A part) Qu'elles ne s'aperçoivent pas... (Elle prend une contenance pour cacher son trouble.)

SCÈNE VI

SUZANNE, MOREL, assis à gauche, HENRI, MADAME MOREL, ESTHER.

MADAME MOREL, entrant.

Henri, ici!

ESTHER, émue.

Mon cousin!

HENRI, s'approchant.

Ma tante!

MADAME MOREL.

C'est toi, mon neveu!... à la fin! Il paraît que tu te souciais peu de nous rencontrer à Wiesbade!... Ne te voyant pas davantage ici, je te croyais reparti pour la Gallicie... l'Éthiopie... la Chine!

MOREL, riant à Henri.

Oh! oh! on te tient rigueur!... Ma chère... votre neveu a terminé ses voyages... le dernier lui vaut une campagne... il montera en grade!

MADAME MOREL, allant à son mari.

Ah! bah!

HENRI.

Qu'importe, mon oncle! Ici, on ne trouvera jamais que le parent dévoué... (A Esther.) l'ami sincère.

ESTHER, lui tendant la main.

Merci, mon cousin... merci!

MOREL, qui les regardait, à part.

Allons, décidément, c'est fini!

MADAME MOREL, rassurée.

Tu seras toujours le bienvenu ici, mon cher neveu!

HENRI

A bientôt, mesdames! (Il sort par la gauche.)

SUZANNE, à part.

Ils ont beau bouder... je crois, moi, qu'ils s'aiment toujours!

MOREL, bas à Suzanne.

Tu as entendu?

SUZANNE, de même.

Oui, papa... Mais est-ce qu'il peut méconnaître ma sœur?

MOREL.

Nous verrons!

SUZANNE, à part.

Est-ce qu'on peut l'oublier, lui?

MADAME MOREL, bas à Esther, à droite.

Allons, allons, sois donc moins triste devant ton père! Tu as bien fait de tout m'avouer; Farju nous tirera de là. Il me doit tant, en échange du service que je vais lui rendre auprès de mon mari! Aujourd'hui même, je l'espère, cette impertinente madame de Barges sera payée.

SCÈNE VII

SUZANNE, MOREL, MADAME MOREL, ESTHER.

FRISQUE.

Monsieur... des lettres et vos journaux.

MOREL, regardant.

Voyons... Ah! une carte : *le marquis de Rupiera, grand écuyer de Sa Majesté l'empereur du Brésil!*

MADAME MOREL, joyeuse.

Le marquis!

ESTHER, avec émotion.

Lui!

SUZANNE, allant à Esther qui est à droite.

Ce marquis dont tu m'as parlé?

ESTHER.

Oui. (Elles s'asseyent sur le canapé et prennent leurs broderies.)

MADAME MOREL, à son mari.

Vous savez, celui qui a sauvé Esther!

MOREL, se levant.

Oh! j'irai certainement remercier... le marquis, puisque le voilà à Paris! Monsieur de Rupiera est un noble cœur; sa conduite à Lisbonne, pendant l'épidémie...

ESTHER, attentive.

Sa conduite...

MADAME MOREL.

Qu'est-ce donc?

MOREL.

Les journaux nous l'ont appris... Comme il arrivait en Europe au plus fort du fléau, au lieu de quitter Lisbonne, où réside sa famille, il s'y arrêta... et ouvrit son palais pour servir d'hôpital aux malades...

SUZANNE, à Esther.

Ah! c'est bien!

MADAME MOREL.

Cœur magnanime!

ESTHER, à part.

Ce n'était donc ni son nom ni ses richesses que j'aimais en lui!

MADAME MOREL.

Plus que jamais je suis heureuse que monsieur de Rupiera nous tienne parole!

MOREL.

Comment cela?

MADAME MOREL.

Sans doute... il nous avait bien promis de venir nous voir... de continuer nos relations ..

MOREL.

Vos relations... avec ce grand personnage?

MADAME MOREL, à Esther.

Nous l'aurons à notre bal de rentrée!... (Elle s'assied à droite.)

MOREL.

Un bal?... un bal de rentrée?... Vous parlez, ma chère, comme la femme d'un ministre!... Nous causerons de cela plus tard, je vous prie!...

MADAME MOREL, prenant aussi une broderie.

Mais dès à présent...

MOREL.

Non! J'éprouve assurément pour monsieur de Rupiera beaucoup de reconnaissance, s'il a préservé notre fille d'un danger... d'un accident!... Mais pour ce qui est de l'ajouter à la série des gens trop haut placés que vous voyez déjà... ma chère, je crois que c'est parfaitement inutile!

MADAME MOREL.

Un sermon?

MOREL, se promenant.

Non... un conseil! Croyez-moi, Hélène, restons dans une classe, dans un rang où nous confine la médiocrité de notre fortune... où il nous est si facile, en nous montrant modestes, d'être heureux et honorés!

MADAME MOREL.

Mais, Morel... j'ai par ma naissance droit à des relations...

MOREL.

Vous cédez, ma chère, à la folie du jour, à la contagion de la vanité! La société actuelle est comme une sorte d'échelle, où chacun, de son niveau, regarde au-dessus de soi, pour envier... et au dessous, pour dédaigner! De chaque échelon, on s'efforce d'attirer l'attention de qui vous domine... et le mépris qu'on en reçoit, on le rend aux inférieurs, pour se consoler et se venger!

MADAME MOREL.

Ah çà, décidément, Morel... on dirait que vous cherchez ici à faire la leçon à quelqu'un!

MOREL, plus bas.

Peut-être est-ce à moi-même! Ce que vous appelez votre *système*, ces aspirations vers un monde où nous ne pouvons vivre... ces bals... ces excursions dispendieuses sur les bords du Rhin... et que peut-être j'ai eu le tort d'autoriser...

MADAME MOREL.

Mais je ne comprends pas, Morel, pourquoi vous venez brusquement me reprocher...

MOREL.

Vous me comprendriez si le hasard vous avait jeté sous les yeux, comme à moi, un de ces journaux...

MADAME MOREL, se levant.

Quoi donc!

MOREL.

Un de ces récits sur la société bizarre qu'on rencontre dans ces villes de plaisir et de dissipation...

MADAME MOREL.

Des anecdotes?

MOREL.

Une aventure embrouillée... équivoque... Je suppose qu'elle n'a pas eu lieu à Wiesbade... sans quoi vous en auriez eu connaissance!

MADAME MOREL,

Qu'avez-vous donc lu?

MOREL.

Laissons cela!... Mais j'en ai compris assez pour ne pas être charmé de penser que ma femme, et que ma fille surtout, pouvaient assister à de pareils scandales!... C'est en menant cette vie dissipée, prodigue, qu'on néglige ses affaires, sa maison... et qu'un beau matin... quelque fournisseur auquel on ne songeait plus... un tapissier, par exemple, (Il prend la note sur la table et lit.) « le sieur Legris-Durosay...

MADAME MOREL, à part.

Durosay!

MOREL.

Fournisseur de plusieurs cours... » apporte une note comme celle-ci! (L'ouvrant.) s'élevant à... (il tourne la note) à douze mille deux cents francs!

MADAME MOREL, voulant prendre la note.

C'est une erreur... la facture est surfaite, exagérée!

MOREL.

Non, madame, elle est vérifiée... réglée...



MADAME MOREL, prenant la note.

C'est impossible !

MOREL.

Une somme pareille !... j'avais raison !... je vous ai laissée trop libre de disposer de nos ressources... mais au moins... êtes-vous en mesure de payer cette somme ?

MADAME MOREL, embarrassée.

Sans doute !... mon ami !...

MOREL, sévèrement.

Vous me l'assurez ?

MADAME MOREL.

Certainement !

MOREL.

Ah ! à la bonne heure... car j'ai dit à ce fournisseur de revenir tantôt... ce soir...

MADAME MOREL, à part.

Ce soir !... Ah ! mon Dieu !

MOREL.

Les dettes, ma chère, c'est un danger devant lequel de plus forts... de plus riches que nous ont succombé ! Mais puisque cette affaire va être terminée, malgré la séparation légale de nos biens, je désire qu'à l'avenir nous nous accordions sur certaines dépenses... Je crains que parfois vous ne soyez mal conseillée...

MADAME MOREL.

Mal conseillée ?...

SCÈNE VIII

MOREL, FARJU, MADAME MOREL, SUZANNE, ESTHER.

FRISQUE, annonçant.

Monsieur Farju !

MOREL.

Ah ! précisément... (Il retourne à son déjeuner.)

MADAME MOREL, à part.

Il arrive bien !... Que lui demander maintenant, moi qui n'ai encore rien fait pour lui !... (Elle remonte au fond.)

FARJU, entrant lestement.

Ah ! je vous trouve, j'avais hâte de vous voir !... Eh bien ! qu'a dit votre mari ?... Puis-je compter... (Madame Morel lui montre Morel.) Comment ! monsieur Morel chez lui ? (Madame Morel s'assied à droite.)

MOREL.

Il paraît que monsieur Farju ne s'attendait pas à m'y rencontrer !

FARJU, décontenancé.

Je l'avouerai franchement... Il y a une telle foule en ce moment à l'administration... que je devais croire... car c'est demain que vous allez décider des travaux du fameux boulevard, cette œuvre monumentale, patriotique, immense... et une si belle affaire !... Ah ! je le disais encore hier à madame Morel, une goutte d'encre employée à écrire tel ou tel nom... peut donner la fortune... que dis-je, la gloire !...

MOREL, *ironique.*

La gloire... monsieur ?... Je dois vous prévenir qu'on a oublié d'en mettre dans le cahier des charges ! (*Il lui tourne le dos et reprend son déjeuner.*)

FARJU, *à part.*

Quel accueil glacial ! (*Il se rapproche de madame Morel.*) Madame Morel !...

MADAME MOREL, *se levant.*

Quoi ?

FARJU, *impérieusement.*

Vous ne lui avez pas parlé de moi !

MADAME MOREL, *gênée.*

C'est que... ce matin...

FARJU.

Vous m'avez manqué de parole...

MADAME MOREL.

On ne fait pas ce qu'on veut... j'ai enduré un sermon... il est fort mal disposé !

FARJU.

Contre moi ?

MADAME MOREL.

Contre tout le monde ! il s'est emporté à propos de monsieur de Rupiera...

FARJU.

Ah ! je comprends !...

MADAME MOREL.

Demain... j'essayerai...

FARJU.

Demain?... demain il sera trop tard!... il faut lui parler sur-le-champ...

MADAME MOREL.

Comme vous y allez!... Mais vous... apportez-vous au moins ce que vous m'avez promis?

FARJU.

On ne fait pas ce qu'on veut... vous venez de le dire!...

MADAME MOREL.

Alors, passez-vous de moi... puisque vous voulez que je me passe de vous! (Elle va se rasseoir à droite.)

FARJU, à part.

Ah! c'est comme céla!... On me brave! On ne me croit plus bon à rien? C'est ce que nous allons voir!... (Haut.) Il paraît que je vous dérange... Je suis indiscret... pardon... je me retire! (S'arrêtant sur le seuil de la porte.) Un mot seulement... madame Morel... monsieur de Rupiera...

MADAME MOREL, à part.

Maladroit!

FARJU, à part.

J'ai frappé juste! (Haut.) Ne l'avez-vous pas vu depuis son retour?

MOREL, à Farju.

Vous connaissez monsieur de Rupiera?

FARJU.

Certainement!... j'ai toute sa confiance!

MOREL.

Vous!

FARJU.

Il m'a chargé d'une négociation... délicate...

MOREL.

A la Bourse?

FARJU.

Non. Ah!... ces petits journaux sont parfois si indiscrets!... il ne se perd pas dans Paris une perruche... ou une réputation... qu'ils n'en informent l'univers! Une de ces feuilles légères... des plus légères, à en juger par les dividendes... j'en suis actionnaire..., a, sous la trompeuse réserve de l'initiale... donné aux salons l'éveil sur une aventure...

MOREL.

Le marquis... une aventure?

ESTHER, à part.

Ah! mon Dieu!

FARJU.

Il en est le héros!

MOREL, se levant, un journal à la main.

Serait-ce cette histoire des bords du Rhin... dont je parlais tout à l'heure?... Continuez, monsieur Farju! (Il va poser le journal sur le guéridon.)

MADAME MOREL, se levant, bas à Farju.

Farju... de grâce.

FARJU.

Laissez-moi donc... je fais mes affaires tout seul...

MOREL, revenant à Farju.

Eh bien?

FARJU.

Eh bien... c'est très-piquant!...

MADAME MOREL, passant près de son mari.

Bah !... quelque roman... à tant la ligne.

MOREL.

Pardon !... un roman historique peut-être, et puisqu'il est question du marquis de Rupiera... il est bon, ma chère, que vous soyez édifiée sur vos relations nouvelles... (Madame Morel reprend sa place a droite.) Parlez, monsieur Farju... de quoi s'agit-il ?

FARJU.

Il s'agit d'un duel...

ESTHER, avec effroi, à part

Il s'est battu !...

FARJU.

D'un duel entre deux femmes !

MOREL.

C'est bien cela !... Entre deux femmes... Deux rivales... comme en plein Louis XV !

ESTHER, à part.

Mon Dieu !

FARJU.

Mais rassurez-vous sur le résultat !... Autre temps, autres armes. Jadis deux grandes dames tirèrent le pistolet au bois de Boulogne pour le duc de Richelieu... Aujourd'hui, on se bat à l'argent... et le marquis de Rupiera n'a été que l'enjeu... d'une partie de cartes...

MADAME MOREL, à part.

Ah ! le traître !

SUZANNE, à Esther.

Ma sœur, qu'as-tu donc ?

ESTHER, à Suzanne.

Rien... non, rien !

MOREL.

C'est bien l'article que j'ai parcouru ; les deux adversaires étaient ?...

FARJU.

Une grande dame et une jeune fille...

MOREL.

Une jeune fille ! (Il va vers la gauche.)

MADAME MOREL, bas à Farju.

Farju !... vous nous perdez !

FARJU, bas.

Ah ! la leçon vous suffit... (A part.) J'ai rallié mes troupes, changeons de front.

MOREL, revenant à Farju.

Eh bien !... la fin de l'histoire...

FARJU.

La fin de l'histoire... C'est que la jeune personne... la provinciale...

MADAME MOREL, avec signification.

Ah ! c'était une provinciale ?

FARJU.

Oui... je crois, même, une étrangère... la jeune personne avait plus consulté ses doux rêves que la prosaïque réalité de son budget... de sorte que c'est elle qui a perdu le Brésilien... à crédit... Seulement on ne dit pas si, à défaut de payement, la grande dame protestera le marquis à échéance !

MADAME MOREL, à part.

Ah ! je respire !

MOREL.

Mais quel rapport a donc cette histoire avec la mission dont vous a chargé monsieur de Rupiera?

FARJU.

Mais... il m'a confié les intérêts de la morale... pour le prochain numéro... car... il ne faut plus que l'histoire soit vraie!

MOREL.

Elle l'est donc!... (Il va à sa femme.) Eh bien! madame... avais-je tort? Voilà ce monde où l'on croit n'aller chercher que des plaisirs... et où l'on se heurte à de pareils dangers!... Mais cette jeune fille... cette malheureuse enfant... compromise dans une pareille aventure. . quelle est-elle?... et le père, s'il existe?... ce père verra donc sa fille affichée dans un scandale... traînée dans la publicité... sa réputation livrée comme une énigme infamante aux oisifs des salons... des cafés....

MADAME MOREL.

Mais, Morel, vous exagérez...

MOREL.

J'exagère! Mais vous ne sentez donc pas que ce père n'a plus qu'un parti à prendre... c'est d'aller droit à cet homme, de lui demander une réparation... par les armes!... Ou bien... si, par malheur, l'âge rend son bras impuissant... si la douleur est plus forte que sa raison... un matin, on apprendra qu'il a disparu dans un mystérieux suicide... pour ensevelir son désespoir et sa honte!

ESTHER, à part.

Grand Dieu!

FARJU.

Monsieur Morel... vous prenez bien au sérieux... La vie des eaux a des entraînements...

MADAME MOREL.

Allons! mon ami... votre thé vous porte sur les nerfs...

MOREL.

Oui... je me suis laissé émouvoir... Au fait, que nous importent ces gens? (Il va près du guéridon, où il s'assied.)

FARJU.

Sans doute; mais... il s'agit d'étouffer cette regrettable affaire... (Avec signification à madame Morel.) Pour cela, je vais négliger les miennes... mais j'espère qu'on m'en saura gré... que tout me sera compté...

MADAME MOREL, bas.

Certainement, Farju!

FRISQUE, entrant.

Une lettre pour monsieur!

MADAME MOREL.

Monsieur Farju, venez, nous avons à causer!

FARJU.

J'y vais. (A part.) Assez de belles paroles... des faits... ou je n'arrête plus mes auxiliaires. (Ils sortent par la droite.)

FRISQUE, à Morel.

Il y a là un valet galonné qui attend la réponse!

MOREL, prenant la lettre.

Une écriture de femme... un cachet armorié... Je ne me reconnais plus chez moi!... (Lisant.) *Comtesse de Barges?...*

ESTHER, à part.

Ciel!

MOREL.

Je vais faire la réponse! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX

SUZANNE, ESTHER.

ESTHER, fondant en larmes.

Ah! malheureuse! malheureuse!

SUZANNE, regardant si Morel est éloigné.

Qu'as-tu donc?

ESTHER.

Enfin... je puis pleurer... J'étouffais... J'ai cru que j'allais mourir!

SUZANNE.

Mais explique-moi donc...

ESTHER.

Quoi... tu n'as pas compris?... Cette jeune fille si imprudente...

SUZANNE.

O ciel! c'était...

ESTHER.

Moi!... oui... moi!

SUZANNE.

Grand Dieu!

ESTHER.

Tu vas bien me mépriser, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Te mépriser... moi!

ESTHER.

C'est que... tu ne sais pas tout mon malheur... Cet étranger... dont mon père parlait... sans le connaître...

SUZANNE.

Monsieur de Rupiera?... achève...

ESTHER.

Ne vois-tu pas mes larmes... ma rougeur... Comment te dire?..

SUZANNE.

Tu l'aimes?

ESTHER, se levant.

Ah! c'est de la folie... du vertige..., je le sens... mais, Suzanne... si tu savais!... C'est le plus noble cœur... le plus digne... le plus généreux des hommes... Tu as bien entendu ce que mon père racontait de lui?...

SUZANNE.

Oui, sa charité, son courage...

ESTHER.

C'est malgré moi, Suzanne... j'ai été entraînée... Cette femme... cette comtesse... si hautaine... elle semblait, dans ses insolents dédains, me défendre de lever les yeux sur celui dont seule elle se croyait digne... Elle m'attirait dans cette lutte du jeu, pour lui faire comprendre que ma pauvreté timide n'osait répondre à son défi!... Pourtant, j'hésitais encore... et c'est lui... c'est lui-même qui m'a conduite à cette table fatale... Le cœur dévoré de jalousie... les yeux éblouis... l'âme fascinée... j'ai accepté cette partie, ce duel insensé... J'ai été vaincue!... Ah! ne me condamne pas! Suzanne... ma bonne Suzanne... car si ta pauvre sœur a été coupable, c'est que son cœur avait égaré sa raison! (Elles tombent dans les bras l'une de l'autre.)

SUZANNE.

Mon Dieu!... Comment faire?... si papa vient à découvrir que l'héroïne du récit de ce vilain Farju...

ESTHER.

Mais ne va-t-il pas tout savoir?

SUZANNE.

Comment?

ESTHER.

Cette femme... cette madame de Barges, qui vient de lui demander un rendez-vous... j'en suis sûre...

SUZANNE.

Eh bien?

ESTHER.

C'est elle!

SUZANNE.

L'autre?... Ah! mon Dieu!...

ESTHER.

Et demain... ce soir... mon père la verra!... elle lui dira tout... c'est pour cela, sois-en sûre, qu'elle cherche à pénétrer ici! Elle veut me perdre... (Avec désespoir.) Ah!... cet argent... cet argent maudit!...

SUZANNE, après une hésitation.

Eh bien!... il faut le lui rendre... la désarmer!

ESTHER.

Ah! sans doute, il le faudrait; mais comment faire? Farju refuse!

SUZANNE.

Farju!... Mieux vaudrait, je crois, être perdue, que sauvée par une pareille main!

ESTHER.

Mais alors... qui donc pourrait venir à mon secours?

SUZANNE, avec effort.

Tu le demandes?... Ah! quelqu'un qui ne nous fera pas défaut... quelqu'un qui, dans sa pauvreté, a des trésors de dévouement... d'affection... pour nous...

ESTHER, anxieuse.

Je ne devine pas... qui donc? Eh bien?

SUZANNE, douloureusement.

Ton fiancé!

ESTHER.

Comment!

SUZANNE.

Celui qui peut encore être ton mari...

ESTHER.

Mon mari?... Henri!

SUZANNE.

Oui... Henri Dauvray!

ESTHER.

Ah!

SUZANNE, se retournant vers la porte du cabinet.

Silence... mon père!

SCÈNE X

LES MÊMES, MOREL, appelant du dehors à gauche, FRISQUE.

MOREL, à Frisque qui entre par la porte du fond.

Frisque! remettez cette réponse pressée au domestique de la comtesse de Barges! (Il rentre chez lui.)

ESTHER.

Ah! je suis perdue!

SUZANNE.

Non... avant qu'elle n'arrive, Henri t'aura sauvée!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par la droite.

Henri n'était plus ici... je lui ai écrit... maintenant il sait tout... Ah ! je connais son cœur... il ne nous abandonnera pas !... (Écoutant.) C'est lui... déjà !... j'en étais sûre ! (A Henri, qui entre du fond.) Henri... qu'avez-vous ? est-ce ma lettre ?...

HENRI, très-agité.

Votre lettre ?... Tout à l'heure nous en parlerons. Mais avant tout, Suzanne... où est votre père ?

SUZANNE, montrant la gauche.

Là, dans son cabinet... il travaille... Mon Dieu... Henri, que se passe-t-il ?

HENRI, avec explosion.

Ah ! je l'avais bien prévu, moi, que ces voyages de dissipation... ce luxe de toilettes, cette prétention d'ameublements, toutes ces extravagances enfin, conduiraient à quelque catastrophe !

SUZANNE.

Une catastrophe ?

HENRI.

Oui, Suzanne !... votre mère, oubliant la médiocrité de ses ressources, rêvait l'éclat du luxe... elle aura l'éclat d'un grand scandale !... Ah ! mon pauvre oncle !

SUZANNE, effrayée.

Mais qu'est-ce donc ?

HENRI.

Tout à l'heure notre secrétaire général m'a fait appeler... Lui, d'ordinaire si bienveillant... son aspect était grave, soucieux... j'ai pressenti quelque malheur !... Ah ! c'est qu'une grande administration comme celle où votre père et moi sommes employés, Suzanne, a le droit d'examen... de contrôle sur ceux qui ont reçu sa confiance !... De récents et terribles exemples l'autorisent à s'armer de vigilance... de défiance même !... et si quelqu'un par des dépenses excessives...

SUZANNE.

Henri... est-ce qu'on ose accuser mon père ?...

HENRI.

Non, Suzanne ! non... on ne l'accuse pas... « Il y a vingt ans que je connais Morel... » m'a dit le secrétaire général... « c'est le plus digne... le plus honorable des hommes... »

SUZANNE.

A la bonne heure !

HENRI.

« Mais, » a-t-il ajouté, « Morel a pu, absorbé qu'il est ici dans les devoirs de sa place... être aveugle au logis, se montrer faible ou imprudent en laissant la direction de sa maison à des mains dissipatrices... »

SUZANNE.

Il accusait ma mère ?

HENRI.

Puis, me montrant un papier à l'empreinte sinistre, dont la vue m'inquiétait depuis mon entrée dans son cabinet... « La preuve que le ménage de Morel est dans une crise regrettable... — a-t-il ajouté, — c'est... »



SUZANNE.

Achevez, Henri !...

HENRI.

« C'est ce fait sans précédent pour un employé de son rang... de son âge... des dettes qui viennent prendre leurs sûretés ici, par une opposition sur les appointements de Morel... un arrêt-saisie !... »

SUZANNE.

Mon Dieu !

HENRI.

Oui, Suzanne ! à cette heure, ce scandale retentit dans tous les bureaux !

SUZANNE.

Ah !... quand mon père saura...

HENRI.

Et c'est au moment où ses longs services étaient le mieux appréciés... au moment où il allait recevoir la récompense de son intelligence et de son zèle... juste à la veille de se voir intéressé dans les affaires de la compagnie... le secrétaire général me l'a dit-lui-même... que vient éclater cet esclandre !

SUZANNE, passant à gauche.

Mon Dieu... que dira papa ?...

HENRI.

S'il ne sait rien encore... j'espère pouvoir tout lui épargner...

SUZANNE.

Pauvre père ! il est là ! plongé dans son travail !... Qu'allons-nous devenir ?... car ce n'est pas là notre seul chagrin !

HENRI.

C'est vrai !... le malheur de votre père m'avait fait oublier l'autre... votre lettre...

SUZANNE.

Vous savez...

HENRI.

Je sais tout... à Wiesbade...

SUZANNE.

Oui, ce vilain pays où tout le monde fait semblant d'être riche...

HENRI.

Esther a joué... et... nécessairement...

SUZANNE.

Elle a perdu!

HENRI.

C'était moins honteux encore que de gagner!... — Quelle somme?

SUZANNE

Dix mille francs!

HENRI.

Dix mille francs? Que faire!... et mon oncle... à qui je voulais venir en aide à son insu...

SUZANNE.

Ah! Henri! si vous saviez comment cela est arrivé!

HENRI.

Ne me dites rien! — A qui doit-elle?

SUZANNE.

A... une... comtesse...

HENRI.

Ah! madame de Barges!... l'héroïne de cette histoire, où monsieur de Rupiera...

SUZANNE.

Eh bien?

HENRI.

Oh! l'hésitation n'est plus possible!... c'est elle qu'il faut sauver!... Oui, oui, Suzanne, comptez sur moi!... Que votre sœur le sache... dans une heure elle aura la somme entre les mains!...

SUZANNE.

Oh ! Henri, merci ! Je n'ai pas douté de vous, allez ! Et quand, auprès de cette famille que le monde veut flétrir, on verra un brave jeune homme... aimé... estimé de tous... qui revendique le droit de la défendre...

HENRI.

Sans doute !... mais attendez donc !... je puis mieux encore !

SUZANNE.

Quoi donc ?

HENRI.

Oui, mon oncle m'a permis de l'espérer... L'honneur d'être son gendre... c'est aujourd'hui que je dois le réclamer !...

SUZANNE, à part et pleurant.

Il a la même idée que moi... Esther...

HENRI, avec entraînement.

Quand on me verra échanger mon titre de neveu contre celui de fils...

SUZANNE.

Oui, c'est cela !

HENRI.

Les injurieux soupçons, les accusations calomnieuses, tout disparaîtra...

SUZANNE.

Oui ! tout disparaîtra !...

HENRI.

Oui, oui, il faut que désormais chacun honore la famille Morel, comme Henry Dauvray prouve publiquement qu'il l'honore lui-même !

SUZANNE.

Certainement... lui-même...

HENRI, lui prenant les mains.

Oh ! ma petite Suzanne !... Oh ! ma femme !...

SUZANNE, reculant, presque effrayée.

Sa femme!... Ah! par exemple!

HENRI.

Eh bien, qu'as-tu donc?

SUZANNE.

Comment!... je croyais... mais c'est Esther qui est en danger... et...

HENRI.

Et c'est toi que j'épouse!

SUZANNE.

Mais ce n'est pas comme cela que j'avais arrangé les choses!

HENRI.

Eh bien! que voulais-tu donc?

SUZANNE.

Je voulais...

HENRI.

Le salut de ta sœur?

SUZANNE.

Oui!

HENRI.

Le repos de ton père?

SUZANNE.

Oui!

HENRI.

Que j'épouse sa fille!

SUZANN .

Oui!... C'est-à-dire, non... ça dép nd...

HENRI.

Eh bien! que désires-tu de plus... toi qui n'as pas ces ambitions qui sont toujours des chagrins quand elles n'entraînent pas des malheurs... Je n'ai plus d'autre richesse à t'offrir que l'avenir, mon travail... une modeste existence, peut-être...

mais tu t'en contenteras, n'est-ce pas? Nous y trouverons un luxe que bien des gens envient... le plus rare de tous, et que ni les hommes ni l'or ne peuvent donner, Suzanne... car ce luxe-là vient de Dieu : c'est le bonheur!

SUZANNE.

Henri... je ne sais que vous répondre... je ne sais où j'en suis!...

SCÈNE II

HENRI, ESTHER, SUZANNE.

SUZANNE, courant à Esther, qui entre de la droite.

Ah! ma sœur!... je te l'avais bien dit, qu'Henri viendrait à notre secours...

ESTHER, allant à Henri.

Mon cousin...

HENRI.

Esther! je sais ce que vous souffrez... Je vous ai promis de rester votre ami... je le serai...

ESTHER.

Henri!...

HENRI.

Rassurez-vous! plus d'inquiétude!... dans une heure je serai ici! (Il lui prend la main.) Courage! ma chère sœur! A bientôt, ma petite Suzanne, à bientôt! (Il sort par le fond.)

ESTHER, regardant fixement Suzanne.

Sa sœur!... Que veut-il dire?...

SUZANNE, troublée.

Rien... des folies! Ah! tu vois bien que nous pouvions compter sur lui!

ESTHER, pensive.

Est-ce que je devine?... Est-ce toi qui payeras ma dette?

SCÈNE III

FRISQUE, ESTHER, SUZANNE.

FRISQUE.

Mademoiselle... on demande à parler à monsieur Morel.

ESTHER.

Eh bien !

FRISQUE.

C'est que monsieur travaille, et je n'ose le déranger...

ESTHER.

Alors, voyez si ma mère...

FRISQUE.

Madame est sortie!

ESTHER.

Qui est-ce qui demande mon père?

FRISQUE.

Voici la carte, mademoiselle.

ESTHER, lisant.

« *La comtesse de Barges !...* » Elle ici ! déjà !

SUZANNE, effrayée.

Cette méchante femme...

ESTHER, résolûment.

Faites entrer... C'est moi qui vais la recevoir !

SUZANNE.

Comment, tu veux, ma sœur...

ESTHER.

Oui ! Ne vais-je pas m'acquitter? C'est un mauvais dessein qui l'amène... Laisse-nous !

SUZANNE.

Je ne demande pas mieux ; elle me ferait peur !

FRISQUE, annonçant.

Madame la comtesse de Barges !

SUZANNE, s'enfuyant par la droite.

Ah !

SCÈNE IV

MADAME DE BARGES, ESTHER.

ESTHER, à part.

Maintenant, je puis la braver !

MADAME DE BARGES, surprise.

Mademoiselle Morel !

ESTHER.

Vous veniez pour voir mon père, madame ; il n'y est pas !

MADAME DE BARGES.

Vous m'étonnez, mademoiselle... il a bien voulu me promettre de me recevoir !

ESTHER.

Veuillez vous asseoir, madame !

MADAME DE BARGES.

Non, mademoiselle... je n'ai qu'à me retirer...

ESTHER.

Restez, je vous prie ! J'avais prévu votre présence... je sais trop bien le motif qui vous amène...

MADAME DE BARGES.

Comment?

ESTHER.

N'est-ce pas moi qui attire à ma famille l'honneur que vous lui faites ?

MADAME DE BARGES.

Assurément, mademoiselle, la pensée de vous rencontrer ici a bien sa séduction... Mais c'est à monsieur votre père, pourtant, que je désirerais...

ESTHER.

Comment, madame, vous osiez...

MADAME DE BARGES.

J'osais... me prévaloir de ma rencontre au Rhin avec sa famille pour lui demander un service... pour appuyer auprès de lui un candidat...

ESTHER, étonnée.

Un candidat ?

MADAME DE BARGES.

Monsieur Farju...

ESTHER.

Oh ! madame, levez loyalement le masque !... vous cherchiez à voir mon père pour lui révéler...

MADAME DE BARGES.

Quoi donc ?

ESTHER.

Cette dette...

MADAME DE BARGES.

Quelle dette ? Entre gens de bonne compagnie, les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures... j'ai dû reconnaître que vous étiez réellement de ceux-là, car le soir même, n'ai-je pas reçu...

ESTHER.

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE BARGES.

Mais d'où vient cet étonnement? Ai-je besoin de vous rappeler que vous m'avez payée? que j'ai reçu votre somme en même temps que celle perdue par monsieur de Rupiera?

ESTHER.

Mon Dieu!

MADAME DE BARGES.

Comment? n'est-ce pas de votre part?

ESTHER, vivement.

Ah! vous ne l'avez pas cru, madame! vous avez seulement saisi avec empressement une erreur... une équivoque, qui me compromettait profondément!

MADAME DE BARGES.

Que dites-vous?

ESTHER, dignement.

Je dis, madame, que j'ai pu être étourdie... imprudente... je dis que j'ai pu me laisser engager dans une lutte dont le véritable enjeu était pour moi l'amour-propre, vis-à-vis d'une partenaire hautaine et provoquante... Mais je dis aussi que, la faute commise, il est une protection dont je n'entends pas rester diffamée!

MADAME DE BARGES.

Mademoiselle!

ESTHER.

Je ne vous ai rien envoyé, madame... Je ne suis pas, je ne pouvais pas être la débitrice de monsieur de Rupiera... j'étais la vôtre!... Vous voudrez donc bien lui renvoyer un argent que je m'étonne et m'indigne qu'il se soit arrogé le droit de vous payer pour moi!...

MADAME DE BARGES.

Je ferai ce que vous voudrez, mademoiselle... Je vais donc lui renvoyer cet argent... puis... j'attendrai!...

ESTHER.

Vous n'attendrez pas longtemps, madame... dans une heure, quelqu'un se présentera chez vous... et bien réellement de ma part, cette fois...

MADAME DE BARGES.

C'est très-bien, mademoiselle... Puisque ce n'était point un accord entre vous et le marquis de Rupiera... je comprends que vous ayez hâte de repousser une pareille communauté d'intérêts. Elle était assurément fort inattendue... fort singulière... et elle pouvait donner lieu à des interprétations... qu'il serait très-habile, très-prudent à vous de conjurer...

ESTHER.

Si ces interprétations m'ont atteinte, madame, si l'opinion pouvait se montrer rigoureuse envers moi... j'en serais désespérée... mais j'accepterais humblement cet outrage, comme une expiation de ma faute !... Une pauvre fille comme moi redoute avec raison les méchancetés du monde... pourtant, je dois vous le dire avec toute sincérité, madame... pourvu que, dans ma conscience, je me connusse innocente, je préférerais encore me voir la victime de la calomnie, à la honte de jouir de l'impunité de mes fautes !

MADAME DE BARGES, à part.

L'impertinente !

ESTHER.

Un dernier mot, madame la comtesse, et je ne vous retiens plus !... Monsieur de Rupiera remboursé par vous... vous payée par moi, croyez que je me sentirai bien soulagée en rompant toute espèce de rapports avec les témoins... ou les complices de mon imprudence ! Et maintenant, madame la comtesse...

SCÈNE V

MADAME DE BARGES, MADAME MOREL, tout effarée, ESTHER.

MADAME MOREL.

Ah! ma fille! n'as-tu pas entendu? Un phaéton... je l'ai reconnu!

ESTHER, l'arrêtant.

Ma mère, voici madame...

MADAME MOREL, à part.

Quel contre-temps!

MADAME DE BARGES.

Madame...

MADAME MOREL.

Puis-je savoir ce qui nous vaut l'honneur...

ESTHER, avec ironie.

Madame s'intéresse aussi à monsieur Farju, ma mère...

MADAME DE BARGES.

Et je venais prier monsieur Morel...

MADAME MOREL.

Ah! vraiment, madame?... (A part.) Et le marquis, qui monte!...

ESTHER.

Mais qu'avez-vous donc, ma mère?

MADAME MOREL.

Moi?... rien!... C'est que...

MADAME DE BARGES.

Mon Dieu, madame... si je suis importune... je me retire...

MADAME MOREL, à part.

Ils vont se rencontrer!

MADAME DE BARGES, à Esther en allant vers la porte.

Mademoiselle, je tiendrai ma promesse !

ESTHER.

Et moi, madame, mes engagements !

SCÈNE VI

MADAME DE BARGES, DE RUPIERA, MADAME MOREL, ESTHER.

FRISQUE, annonçant.

Monsieur le marquis de Rupiera !

ESTHER, à part.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE BARGES, à part.

Ah ! je comprends maintenant cette émotion... maternelle !...

MADAME MOREL, au marquis, qui entre.

Ah ! monsieur le marquis... que c'est aimable de vous être souvenu...

DE RUPIERA.

Du plaisir que j'aurais à vous revoir, madame ! (Saluant.) Mademoiselle !...

MADAME DE BARGES.

Marquis !

DE RUPIERA, contrarié, à part.

Elle, ici !

MADAME DE BARGES.

Il fallait que le hasard m'amenât chez ces dames pour avoir enfin la chance de vous rencontrer !

DE RUPIERA.

Vous m'excuserez, comtesse... j'arrive à peine...

MADAME DE BARGES.

Eh bien ! ici, vous arrivez à point... car, justement, là, tout à l'heure, avec mademoiselle, nous parlions de vous !

MADAME MOREL, à part.

Ah çà ! mais.... elle s'en empare !

DE RUPIERA, à Esther.

Mademoiselle... vous parliez de moi... C'est une faveur dont je suis touché !...

MADAME DE BARGES.

Gardez tant d'effusion pour une autre circonstance, marquis.... car mademoiselle Morel ne la justifiait point... elle était au contraire pour vous d'une sévérité...

MADAME MOREL.

Comment ? que voulez-vous dire ?

DE RUPIERA.

En quoi donc, mademoiselle, ai-je pu mériter...

ESTHER.

Mon Dieu ! monsieur le marquis, madame m'apprenait que je vous devais, à mon insu, un surcroît de reconnaissance que je n'entendais nullement ajouter à celle que j'avais déjà rapportée du Sonnenberg!

MADAME MOREL, à Esther.

De quoi s'agit-il donc, ma fille ?

ESTHER.

Ma mère... monsieur de Rupiera s'est chargé seul d'acquitter la dette que je vous ai avouée... qui nous était commune... et je viens de prier madame la comtesse de restituer à monsieur un argent que, dès aujourd'hui, nous allons payer nous-mêmes.

DE RUPIERA.

Je vois, mademoiselle, que le soin que vous prenez de votre

délicatesse vous rend fort indifférente aux scrupules de la mienne!... C'est moi qui ai engagé cette partie... c'est donc moi...

ESTHER.

Monsieur le marquis, n'ajoutez pas, je vous prie, le regret que j'aurais de votre insistance à tous ceux que j'éprouve déjà !

MADAME DE BARGES, moqueuse.

Eh bien, marquis ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, entrant précipitamment.

Maman ! maman!

MADAME MOREL.

Quoi donc ?

SUZANNE.

On vient d'apporter de l'administration... un papier qui a mis mon père dans un état... Il te demande; viens vite... Ah ! le voilà !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOREL,

MOREL, entrant avec feu, un papier déployé à la main.

Madame ... madame!...

MADAME MOREL, interrompant vivement.

Mon ami !

MOREL, à part.

Ah ! des visites !

MADAME MOREL, présentant.

Madame la comtesse de Barges...

MADAME DE BARGES.

A qui vous avez donné rendez-vous.

MOREL, se contenant difficilement.

De quoi s'agit-il, madame?

MADAME DE BARGES.

D'un candidat auquel je m'intéresse, et je venais...

MOREL.

Madame,.. je suis très-honoré de votre démarche... mais, auprès de moi... les seules recommandations des candidats sont dans leurs titres...

MADAME DE BARGES.

Je joue de malheur! (A part.) Pauvre Farju! Si j'étais venue pour lui, j'en serais désolée!

MADAME MOREL.

Mon ami... monsieur le marquis de Rupiera!

DE RUPIERA.

Monsieur...

MOREL, surpris.

Monsieur le marquis... je regrette d'avoir été prévenu... Ce n'est pas d'abord chez moi qu'il eût été de mon devoir de vous témoigner ma reconnaissance de père de famille... J'aurai l'honneur de me présenter chez vous...

DE RUPIERA.

J'en serai flatté, monsieur; mais hier, en arrivant, j'ai trouvé votre aimable invitation... et je devais m'empresser de venir vous en remercier.

MOREL, étonné.

Une invitation?

MADAME MOREL.

Pour notre bal de mardi.

MOREL, regardant sa femme.

Un bal?... Je donne un bal?

MADAME MOREL.

Mon ami...

MOREL.

Comment.... sans m'en parler... sans me prévenir?

MADAME MOREL.

Pardon, Morel... Vous êtes toujours si occupé de vos bureaux... Ce matin je vous ai dit...

MOREL.

Vraiment? (A Rupiera.) J'ai mille excuses à vous offrir, monsieur le marquis... mais madame Morel a été un peu vite... je ne donne pas de bal!

MADAME MOREL.

Mais, mon ami!...

MOREL, avec autorité.

Monsieur le marquis voudra bien pardonner ce malentendu. Je regrette vivement qu'on ait songé à l'égarer au sein d'une famille modeste et pauvre...

MADAME MOREL, à part.

Ah! le malheureux, il nous perd! (Haut.) Mais, Morel...

MOREL, impérieusement.

Modeste et pauvre, madame!

MADAME DE BARGES, bas à de Rupiera.

Infortunée bourgeoise!... Obligée de paraître... ce qu'elle est!

DE RUPIERA, courtoisement.

Je suis fâché, monsieur, de voir m'échapper l'occasion de recevoir aux yeux de tous vos amis un témoignage de votre estime!

MOREL.

Cet humble témoignage d'une opinion qui vous est acquise importe peu, je crois, à un homme de votre rang!... mais, monsieur le marquis, les amis que j'aime à recevoir chez moi sont habitués à y trouver une égalité... que pourrait troubler l'honneur de votre présence!

MADAME DE BARGES, bas à de Rupiera.

Allons! donnez-moi votre bras!

DE RUPIERA, à Morel.

Puisque vous me flattez de l'honneur de votre visite, monsieur, je ne suis pas sans espoir de me faire pardonner des priviléges qui me coûteraient trop cher, s'ils me privaient de vos relations!... (Aux dames Morel.) Madame... mademoiselle... (Il lance un long regard à Esther, en donnant le bras à la comtesse; ils saluent et sortent.)

SCÈNE IX

MADAME MOREL, MOREL, ESTHER, SUZANNE

MADAME MOREL, éclatant et allant à gauche.

Ah!... enfin nous voilà seuls, je puis parler! me voilà délivrée du supplice que vous m'infligiez!

MOREL, resté au fond.

Votre supplice!... Et que dirai-je du mien?

ESTHER, voulant sortir.

Mon père, permettez...

MOREL.

Restez... restez, Esther! (A Suzanne.) Va, va, mon enfant. (Suzanne sort.)

MADAME MOREL.

Mais enfin, Morel, qu'avez-vous donc?

MOREL, lui montrant un papier.

Tenez, madame, voilà ce que je viens de recevoir : lisez !

MADAME MOREL.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ce grimoire...

MOREL.

Une saisie-arrêt sur mes appointements !

MADAME MOREL.

Mon Dieu ! Comment cela se fait-il ?...

ESTHER, à part.

De tous les côtés !

MOREL, éclatant.

Ah ! je le reconnais enfin, et trop tard... absorbé dans les rudes travaux de mes fonctions... courbé sur ma tâche... dupe de ma tendresse... ce n'est que lorsque, coup sur coup, les avertissements, les menaces éclatent de toutes parts, que j'ouvre les yeux... que, des premiers soupçons, j'en arrive aux preuves de votre imprévoyance et de votre folie !

MADAME MOREL.

Morel !

MOREL, étouffant ses larmes.

Ah ! j'en dirais plus, madame, si mon cœur ne refusait à mes lèvres les mots qu'il faudrait pour vous condamner !

ESTHER.

Mon père !...

MADAME MOREL.

Ah ! Morel... vous ne comprenez pas...

MOREL.

Je ne comprends pas qu'une mère de famille trompe, sur des dépenses qui l'étonnent, celui qui gagne laborieusement la vie du ménage !... Je ne comprends pas qu'une aussi dangereuse

comédie soit jouée pour satisfaire une vanité folle ou coupable !... Non, je ne comprends pas que pour feindre un luxe impossible... ridicule... qui excite le rire et la pitié de ceux qu'on essaye d'imiter, on ruine ses enfants... et qu'on perde son mari !

MADAME MOREL.

Perdre son mari... pour quelques dettes !

MOREL, lui donnant la lettre.

Des dettes ! dites des affronts !...

MADAME MOREL.

Je ne le nie pas, j'éprouve quelques embarras passagers... mais ce ne sont pas les difficultés de la route qu'il faut considérer... c'est le but !

MOREL.

Quel but ?... la ruine !

MADAME MOREL.

Non... la fortune !...

MOREL.

Comment, la fortune !...

MADAME MOREL.

Ah ! je sais bien ce que tu vas me répondre !... mais songes-y, Morel... Tu travailles depuis trente ans à l'heure... comme un commis, dont tout l'univers est borné par quatre murailles de cartons verts... enrichissant les autres... sans profit pour toi-même ! (Mouvement de Morel.) Tiens ! hier encore, ma modiste qui se retire dans un château, avec un million que son mari a gagné sur des terrains... Ma modiste me disait : « Mais, madame, comment se fait-il que dans la position qu'occupe monsieur Morel... lui qui est dans les affaires... les actions, les primes jusque par-dessus la tête... il n'ait pas trouvé moyen... »

MOREL, avec dédain.

Ah ! oui... je comprends !

MADAME MOREL.

Eh bien ! cette ambition... cette énergie que tu n'osais avoir... je les ai ressenties !... Ah ! s'il ne s'était agi que de moi... je me serais résignée à notre vie médiocre !... Mais je n'ai pas voulu qu'Esther.. que sa sœur... fussent aussi malheureuses... j'ai prétendu leur créer un avenir... les rendre dignes de brillants mariages. — J'allais réussir !... Et c'est toi qui fais échouer tous mes plans, c'est toi qui là, à l'instant, viens de briser toutes mes espérances !

MOREL, avec éclat.

Vos espérances !... Ah ! je le vois, nous vivons à une époque où l'on ne sait pas être pauvre ! Chacun rêve la richesse... et pour arriver plus vite à ce but, bien des gens se jettent par je ne sais quels ténébreux chemins de traverse, dans les aventures et les spéculations équivoques...

MADAME MOREL.

Mon ami !...

MOREL.

Moi, je n'ai voulu suivre qu'un chemin : le plus droit ! Allez, madame, le labeur honnête et opiniâtre n'est pas si ingrat qu'on le prétend ! Avec lui on arrive sûrement ! toujours ! sans faire brèche ni à la conscience, ni à l'honneur ! Et la preuve, c'est que moi, qui n'en connais pas d'autre... qui n'ai jamais compris, pratiqué que celui-là, je vois aujourd'hui même une administration considérable me donner le plus éclatant témoignage de confiance, en me faisant l'arbitre d'une décision qui touche à de grands intérêts publics ! Et c'est lorsque j'atteignais à mon but, à cette fortune enfin, que je désirais aussi, moi, parce que j'y voyais l'avenir, l'établissement de nos enfants... c'est dans ce moment que

vous venez tout briser, tout renverser par vos légèretés, par vos imprudences...

MADAME MOREL.

Mais, Morel...

MOREL.

Oui, madame, vous m'avez déconsidéré... vous nous avez tous perdus !...

MADAME MOREL.

Perdus !... Tout est encore réparable !...

SCÈNE X

DUROSAY, HENRI, MOREL, MADAME MOREL, ESTHER, SUZANNE.

HENRI, parlant au fond.

Mais, oui, monsieur... vous entrerez, je vais vous introduire!...

DUROSAY.

Merci, monsieur !

HENRI, introduisant Durosay.

Mon oncle, c'est monsieur, que Frisque voulait congédier... et qui déclare que vous lui avez donné rendez-vous !

MOREL, se domptant avec peine.

Le marchand de meubles de ce matin !...

DUROSAY.

Monsieur Morel, je suis exact !

MOREL.

C'est bien !

SUZANNE, bas à Esther.

Voici Henri !... tu n'as plus rien à craindre !

MOREL, à madame Morel.

Pour celui-là, du moins, vous m'avez dit que vous étiez en mesure ?

MADAME MOREL, troublée.

Mon ami !...

MOREL, sévèrement.

Eh bien ! madame... cet homme attend !

DUROSAY, choqué.

Comment, cet homme !...

MADAME MOREL.

Mon ami... s'il faut te l'avouer... aujourd'hui... je ne pourrais...

MOREL.

J'en étais sûr !

DUROSAY.

Moi aussi ! scène connue de la comédie des *Dettes !*

MOREL.

Comment, vous oseriez croire !...

DUROSAY.

J'ose croire... que je ne serai pas payé !

MOREL, avec désespoir.

Payé ! Oh ! tout ce que je possède... oui, dussé-je vendre...

DUROSAY.

Quoi? vos terres, n'est-ce pas? la Gatinerie, que j'ai meublée... mon chef-d'œuvre ! grevée d'hypothèques pour le double de sa valeur, peut-être !

MOREL.

Grevée d'hypothèques?

DUROSAY, moqueur.

Vous l'ignorez, n'est-ce pas?

MOREL.

Madame... mais, dites-moi donc que cet homme ment !

MADAME MOREL.

Morel...

DUROSAY.

Mentir ! Oh ! je suis bien renseigné... et avant d'en venir à une opposition...

MOREL.

Comment... c'est vous ?

DUROSAY.

Hélas ! non, ce n'est pas moi... j'étais déjà primé par un vulgaire marchand de bois... moi un artiste !

MOREL.

Cette double insulte !... Ah !...

MADAME MOREL.

Mon ami !

DUROSAY.

C'est cela... après la scène d'étonnement, la scène de désespoir, les larmes de famille...

HENRI, à Durosay.

Monsieur !

DUROSAY.

Oh ! je connais les gradations... c'est classique !

MOREL.

Quoi ! pas une ressource ?...

HENRI.

Mon oncle !...

MOREL, avec un cri.

Ah ! Henri, cet argent que... ce matin... tu voulais me donner... tu l'as... tu l'as encore ?

HENRI, troublé.

Mon cher oncle !...

MOREL.

Je l'ai refusé... mais maintenant... mon ami... mon fils !... j'accepte... pour sauver l'honneur de la famille !

SUZANNE, bas à Esther.

Mais cet argent...

HENRI, à part.

Et sa fille !

MOREL, à Henri.

Est-ce que tu hésites ?

DUROSAY.

Une caution ?

HENRI, résolûment.

Non... non, monsieur ! la somme... la somme entière !

DUROSAY.

Ah bah !

MOREL, avec effusion.

Cher Henri !....

HENRI, montrant la table.

Votre acquit ? Le total ?

DUROSAY.

Douze mille deux cents francs !

HENRI, donnant les billets.

Les voilà. (A part.) Malheureux père ! s'il savait à quel prix je le sauve ! (Il va près de Morel.)

MOREL, lui serrant la main.

Merci, Henri ! merci !

HENRI, prenant la note acquittée des mains de Durosay.

Vous n'avez plus qu'à vous retirer !... (Durosay salue très-obséquieusement et sort.)

MOREL.

Quelle honte! (Il tombe sur un fauteuil à gauche; Henri le console. Au moment où Durosay sort, il rencontre Farju à la porte du fond.)

SCÈNE XI

MOREL, HENRY, DUROSAY, FARJU, MADAME MOREL, ESTHER, SUZANNE.

FARJU, bas à Durosay.

Eh bien?

DUROSAY.

Payé! merci du conseil! (Il sort.)

FARJU, à part.

Diable! comment ont-ils fait?

MADAME MOREL, à voix basse.

Ah! Farju, mon mari sait tout!... Sans vous nous sommes perdus!

FARJU.

Comptez sur moi! (A part, regardant Morel.) Perdu... ruiné... il ne lui reste plus... qu'à s'enrichir!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente le cabinet de Morel, dans son administration. — Un grand bureau à droite; casiers; une table à écrire à gauche. — Au fond, porte principale; à gauche et à droite, portes conduisant dans les bureaux.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTEAU, puis GAUTIER.

MARTEAU, installé dans un fauteuil, près de la table à gauche, un journal à la main.

Déjà onze heures!... Monsieur Morel est bien en retard aujourd'hui!... J'ai eu le temps de lire trois ou quatre journaux... et, je n'hésite pas à le dire, je n'en sais pas plus qu'auparavant!... Pas d'accident de chemin de fer... pas d'éboulement... pas d'assassin intéressant... rien! (Il se lève.) Ah çà! qu'est-ce qui peut donc retenir monsieur Morel, lui si exact? (Il regarde au fond.) C'est étonnant, tout le monde est en retard, aujourd'hui!... même mon jeune collègue... le garçon de bureau de la seconde division... qui vient si souvent me voir... quand ma femme est à la maison... et qui me dit toute la journée que j'ai là une bien belle blonde! Ça se plaint de n'être que surnuméraire... et... et... où diable peut-il être, à cette heure-ci? (Il se rassied à gauche.)

SCÈNE II

MARTEAU, GAUTIER.

GAUTIER, à la porte du fond et regardant de côté et d'autre.

Eh bien ! personne?

MARTEAU.

Qu'est-ce que c'est? (Se levant.) Tiens ! monsieur Gautier frères !

GAUTIER, avec brusquerie.

Monsieur Morel n'est donc pas là, que vous n'êtes pas à votre poste?

MARTEAU.

Mon poste ! (Regardant Gautier.) Toujours brutal ! mais toujours aimable !

GAUTIER.

Au fait, s'il n'y est pas, tant mieux !... je ne tiens pas à lui parler !

MARTEAU, important.

Mais monsieur Morel sera peut-être bien aise de vous voir. Il me dit souvent : Pourquoi donc, Marteau, est-ce que monsieur Gautier frères ne vient jamais me voir?

GAUTIER, toujours brusquement.

Qu'est-ce que j'ai besoin de le voir ?... J'ai fait mes offres pour les travaux de la seconde section du boulevard... entre monsieur Morel et les candidats, c'est une question de chiffres... la plume est là... ma figure est inutile !... J'ai posé mes conditions... elles nous laissent un bénéfice honnête... Dans notre maison, nous n'avons pas l'habitude de travailler pour le

roi de Prusse!... mais en même temps, je crois nos offres avantageuses pour la compagnie... Si monsieur Morel partage mon avis... eh bien, qu'il nous propose!... sinon... qu'on n'en parle plus... Quand je le rencontrerai, je ne lui en tirerai pas moins mon chapeau, comme on se le doit entre honnêtes gens!

MARTEAU.

Eh bien, alors, qu'est-ce qui vous amène?

GAUTIER.

Ah! voilà! J'ai lu ce matin dans les journaux, qu'on vient d'abaisser de quatre francs les droits d'entrée du quintal métrique sur les bois du Nord...

MARTEAU.

Oui, en effet... moi aussi, j'ai lu ça! Ma foi, monsieur Gautier frères, je ne vous cacherai pas... d'homme à homme... que cet abaissement... Heu! heu!...

GAUTIER.

Ah! ah! Marteau, vous êtes... protectionniste?

MARTEAU, indigné.

Moi! par exemple!... Non, monsieur, grâce au ciel! je ne suis pas pro... protec... ce que vous venez de dire! je n'ai jamais fait partie d'aucune société secrète...

GAUTIER, riant.

Très-bien!

MARTEAU.

Mais... on a beau être garçon de bureau... on a sa dignité d'homme!

GAUTIER.

Certainement; mais, voyons... Je voudrais bien laisser un

mot à monsieur Morel... qu'il sache que notre maison offre un rabais.

MARTEAU, lui montrant la table.

Eh bien, mettez-vous là, monsieur Gautier frères! mettez-vous là... (Se parlant à lui-même.) Certainement qu'on a sa dignité d'homme... son opinion même... et il ne faut pas croire, parce qu'on porte cette ignoble livrée... Heureusement qu'on va m'en faire une neuve!

GAUTIER, écrivant, le dos tourné au mur.

Avec ce rabais-là, je défie bien un certain gaillard qui se mêle aussi de l'affaire de l'emporter sur nous... il a beau se dire protégé par madame Morel...

SCÈNE III

GAUTIER, FARJU, MARTEAU.

FARJU.

On peut entrer?...

MARTEAU.

Pas du tout! Monsieur Morel n'est pas là!

FARJU.

Eh bien, je l'attendrai!

MARTEAU.

Pas ici!

FARJU, montrant Gautier.

Ce monsieur y est bien!

MARTEAU.

Ce monsieur... c'est différent!

FARJU.

Pourquoi donc?

MARTEAU.

Il est attendu par monsieur Morel!

FARJU.

Hein? (A part.) Qu'est-ce que c'est que celui-là? Un air épais... une tournure de chantier... Il va voir monsieur Morel. Serait-ce un concurrent?... Il faut absolument que je sache... (A Gautier, faisant l'aimable.) Monsieur Morel est bien en retard, aujourd'hui, monsieur?

GAUTIER.

Il paraît!

FARJU.

C'est étonnant... car monsieur Morel est l'exactitude même

GAUTIER.

On le dit!

FARJU.

Et aussi la capacité!

GAUTIER.

Certainement.

FARJU.

Quel homme, monsieur! Estimé de tout le monde!

GAUTIER.

Naturellement!

FARJU.

Nous nous connaissons depuis longtemps!

GAUTIER.

Tant mieux pour vous!

FARJU.

Monsieur le voit-il souvent ?

GAUTIER.

Quand cela est nécessaire !

FARJU.

Monsieur est dans les affaires ?

GAUTIER.

Je suis... dans les miennes !

FARJU.

Ah ! très-bien ! (A part.) Diable ! il joue serré ! (Haut.) Je devine ! Monsieur est un des candidats pour les travaux de la Gironde ?

GAUTIER, prenant l'offensive.

Cela intéresse monsieur ?

FARJU

C'est que... si monsieur avait besoin de quelques renseignements...

GAUTIER.

Monsieur fait partie des bureaux ?

FARJU.

Moi ?

GAUTIER.

Le secrétaire de monsieur Morel, peut-être ?

FARJU.

Non.

GAUTIER.

Membre du conseil d'administration, alors ?

FARJU.

Pas... précisément...

GAUTIER.

En ce cas... un des ingénieurs experts?

FARJU.

Expert... non!

GAUTIER.

Alors, qu'est-ce qui vous donne le droit de m'interroger?

FARJU, décontenancé.

Mon Dieu. . rien... histoire de passer le temps!

GAUTIER, sévèrement.

Eh bien, moi... je n'ai pas de temps à passer avec vous! (Il se lève et donne son écrit à Marteau.) Pour monsieur Morel, mon brave! (En sortant.) Serviteur, monsieur... Farju! (Il sort par le fond...)

SCÈNE IV

FARJU, MARTEAU.

FARJU.

Comment! il me connaît! Marteau, ce monsieur... ou plutôt... cet homme... qui écrivait là.

MARTEAU.

Eh bien, est-ce que vous ne le connaissez pas? c'est monsieur Gautier frères!

FARJU.

Hein? les frères Gautier? C'est cela, ils sont aussi sur les rangs pour les travaux!

MARTEAU.

Monsieur Farju... s'il vous faut toute la vérité... telle qu'on se la doit d'homme à homme... je vous dirai que... oui! Ils sont sur

les rangs. Monsieur Morel fait même un très-grand cas des frères Gautier... Hier encore, il me disait : Mon cher Marteau, si on n'avait affaire qu'à des gens comme ça !...

FARJU.

Diable ! quelle tuile ! Marteau... il faut que je voie monsieur Morel...

MARTEAU.

Aujourd'hui ! ça ne se peut pas ! c'est le dépôt de son rapport... La séance du conseil est pour deux heures... et il est déjà midi !... Monsieur Farju, il faut vous en aller !

FARJU.

M'en aller ? je ne suis pas venu pour cela !

MARTEAU.

Plaignez-vous donc ! vous êtes bien heureux de sortir !... moi, je suis cloué ici, loin de ma petite famille ! (Il pose l'écrit de Gautier sur le pupitre de M. Morel.)

FARJU, à part.

Que n'y es-tu, auprès de ta petite famille !... Oh ! quelle idée !... (Haut.) Ah ! oui, madame Marteau... une belle blonde !

MARTEAU, à part

Ah çà, qu'est-ce qu'ils ont donc avec leur belle blonde? ils me disent tous cela ! (A Farju.) Comment savez-vous ?...

FARJU.

Par là... dans les bureaux ! on ne parle que de ça !

MARTEAU.

Dans les bureaux !... mon jeune collègue de la deuxième division, peut-être ?

FARJU.

Précisément... un charmant garçon !



MARTEAU.

Lui ?... je ne trouve pas !

FARJU, à part, et passant à droite.

Il est jaloux... très-bien !... Je sais maintenant comment l'éloigner !

MARTEAU, écoutant à gauche.

Oh !... j'entends monsieur Morel !... Partez !

FARJU.

Comment... mais pas du tout...

MARTEAU, écoutant.

C'est lui, vous dis-je... Allez-vous-en !

FARJU, résistant.

Mais, Marteau...

MARTEAU, le poussant dehors.

Allons donc ! Il était temps ! (Il ferme la porte.)

SCÈNE V

MARTEAU, MOREL.

MOREL, déposant des papiers sur son bureau, à droite.

Il n'est venu personne ?

MARTEAU.

Si fait, monsieur... il est venu... monsieur Farju !

MOREL.

Monsieur Farju ?

MARTEAU.

Mais je l'ai prié... poliment...

MOREL.

Très-bien !... Est-ce tout ?

MARTEAU.

Monsieur Gautier frères est aussi venu... Il a laissé là quelque chose pour monsieur... (Il montre le bureau.)

MOREL.

C'est bien ! maintenant, je n'y suis pour personne !

MARTEAU.

Je ferai bonne garde. (Au seuil de la porte du fond.) Monsieur peut être sûr qu'à moins de me passer sur le corps !...

MOREL.

Laissez-moi ! (Marteau sort.)

SCÈNE VI

MOREL, seul. Il reste un moment absorbé.

Obligé de méditer... de réfléchir... de retrouver tout le calme de mon esprit... quand la ruine est chez moi... et dans ces bureaux... le soupçon... le scandale... Ah ! mes malheurs domestiques ne regardent que moi... Ici, je dois oublier mon chagrin, mes créanciers... (Avec amertume.) puisque j'ai des créanciers !... Ah ! pauvre tête ! tu ne blanchissais pas assez vite... courbée là, sur ton labeur quotidien !... il te fallait la douleur... la honte !... (Remontant.) Voyons... où en étais-je hier... avant que cet homme impitoyable vînt me révéler tout ce que j'étais si loin de soupçonner ! (Il va à son bureau.) Ah ! cette lettre des frères Gautier !... (Il la lit.) En présence du nouvel arrêté, ils diminuent leurs prétentions... c'est bien... c'est honnête... Ces Gautier sont de braves ouvriers ! partis de rien, élevés par leur intelligence... leur travail... ils restent peuple par le cœur et par la simplicité... comme pour laisser le bon exemple au milieu de leurs frères !... (Feuilletant d'autres papiers.) Tandis que

celui-là... ce Farju ! Ses propositions sont pourtant sérieuses... j'avouerai même qu'il semble faire la part plus belle aux intérêts de la compagnie !... Ce Farju a évidemment des capitalistes derrière lui... Et malgré cela... je ne sais quel instinct me dit que celui-là est indigne ! (Jetant la plume et se levant.) Ah ! ne pouvoir concentrer mes idées... rappeler ma raison, dont j'ai tant besoin pour être équitable et juste !... Allons ! allons !... je m'exagère ma situation, peut-être... car, enfin... mon désastre, qu'est-il, après tout ?... Une question d'argent !... c'est-à-dire quelque chose de toujours réparable !... Et puis... même si je devais vivre pauvre... ai-je jamais cru que l'argent fît seul le bonheur ?... N'ai-je pas mes enfants... ma petite Suzanne, dont le cœur ingénu est un trésor... Esther enfin... une noble fille... après tout ?... Allons !... mon vieux Morel... courage !... rien n'est désespéré... quelque chose me le dit, là... au meilleur endroit de mon cœur... celui où Dieu met l'espérance !... (Il va vers son bureau.) Travaillons, travaillons pour acquitter ces dettes que je n'ai pas faites... et... quant à mon créancier, à moi... ce Dieu auquel je dois mon âme... il est plus clément, plus patient que les hommes !... il m'accordera du temps... le temps de vivre... et de le payer en tendresse pour ma famille, en dévouement à mes devoirs... en reconnaissance infinie pour ses bontés !

SCÈNE VII

HENRI, MOREL.

HENRI, entrant par la porte de gauche.

Mon oncle... voici les documents que vous m'avez demandés.

MOREL.

Henri !... Ah ! j'oubliais cet autre enfant !... mon fils !... Tu

arrives à propos, mon ami... ta présence me fait du bien... Tu vois... je me mets au travail... c'est le seul moyen d'oublier...

MARTEAU, du dehors.

Oh ! pour vous, mademoiselle, c'est différent !

MOREL.

Mais quel est ce bruit ?... (A Marteau qui entre.) J'ai pourtant bien défendu...

SCÈNE VIII

HENRI, MARTEAU, MOREL.

MARTEAU.

Oh ! n'ayez pas peur, monsieur... il y en a un par là qui vous guette... et qui restera en quarantaine sur l'escalier !... Je vous réponds bien qu'il ne vous troublera pas !... Mais c'est mademoiselle Suzanne !

MOREL.

Suzanne !

MARTEAU.

Qui est là... avec Frisque... votre valet.

MOREL.

Qu'elle entre !

MARTEAU, à la porte.

Entrez, mademoiselle... (Il sort.)

SCÈNE IX

HENRI, SUZANNE, MOREL.

MOREL.

Suzanne... par quel hasard?... que viens-tu faire ici?

SUZANNE, très émue et regardant de tous côtés.

Seul... seul avec Henri!... mon père?

MOREL.

Sans doute... Qu'as-tu donc?

SUZANNE.

Rien!... Je venais... ma sœur n'est pas ici?

MOREL.

Ta sœur?... Pourquoi y serait-elle?

HENRI, à part.

Qu'a-t-elle donc?... C'est étrange!

SUZANNE.

Ainsi... vous ne l'avez pas vue?

MOREL.

Mais non... Ce n'est pas ici que vous avez l'habitude de prendre vos rendez-vous! Il n'y a qu'une petite folle comme toi qui puisse venir déranger son père au milieu de son travail!

SUZANNE.

Pardon... je ne savais pas... je...

MOREL.

Allons... je ne t'en veux pas!... embrasse-moi... et va-t'en. (Elle l'embrasse.)

SUZANNE.

Je me serai trompée... nous devions sortir ensemble... et...

MOREL.

Et on t'aura oubliée... C'est un peu l'usage de la maison... Moi-même... tu sais, on m'oublie aussi quelquefois...

SUZANNE, à part.

Mon Dieu!... où peut-elle être?

MOREL.

Mais tout cela n'explique pas ce trouble... Suzanne, tu as quelque chose?

SUZANNE, vivement.

Moi!... non... rien!

MOREL.

Si fait!

SUZANNE.

Eh bien! voilà la vérité... c'est que maman, tourmentée de vous savoir triste... voulait nous envoyer ici, ma sœur et moi... pour vous consoler... vous embrasser...

MOREL.

Je comprends,... je remercierai ta mère de cette bonne pensée... En attendant, va, mon enfant, et dis-lui que tu m'as trouvé ici travaillant! Adieu... adieu... (Il se lève et cherche des papiers dans des cartons placés derrière lui.)

HENRI, bas à Suzanne.

Qu'avez-vous? que se passe-t-il?

SUZANNE.

Si vous saviez! Esther...

HENRI.

Eh bien?

SUZANNE, bas et vivement.

Nous sommes dans une inquiétude mortelle!

HENRI.

Comment?

SUZANNE.

Tantôt, ma sœur a reçu de la comtesse de Barges, qu'elle n'a pu payer, un billet ironique... insultant...

HENRI.

Insultant!

SUZANNE.

En le lisant, Esther a pâli... puis, tout à coup, émue... haletante... elle a semblé prendre une résolution violente : « Il le faut! » a-t-elle dit. Et, sans m'écouter, sans me répondre, elle s'est enfuie dans sa chambre...

HENRI.

Ensuite?

SUZANNE.

Quelques instants après, elle avait disparu!

HENRI.

Disparu!

SUZANNE.

Pas un mot de tout cela à mon père! J'ai cru qu'elle avait voulu tout lui avouer... Ah! qu'est-elle devenue?...

MOREL, se retournant, après avoir pris des papiers dans les cartons.

Ah çà! Suzanne... encore ici?... Qu'avez-vous donc à chuchoter ensemble? Je commence à croire que c'est pour ton cousin... que tu es venue voir ton père!

SUZANNE.

Non, non... Adieu, mon bon père; travaille tranquillement... je m'en vais! (A part.) Pourvu qu'il la retrouve à la maison! (Elle sort.)

HENRI, à part.

Esther!... Est-ce que dans son exaltation... Oh! il faut absolument que je sache... Eh bien, mon oncle, moi aussi, je vous laisse, j'ai quelques courses à faire...

MOREL.

Bien... bien... mon ami! (Henri sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X

MOREL, puis FARJU.

MOREL, assis à son bureau.

Voyons... maintenant, je suis tranquille... bien gardé!... Relisons une dernière fois ce rapport, avant de formuler mes conclusions sur le choix de l'entrepreneur de ces importants travaux! (Il s'absorbe.)

FARJU, entrant furtivement et refermant doucement la porte.

Seul!... bien seul!... Me voilà dans la place! Ce bon Marteau, incorruptible... mais crédule et jaloux... a déserté son poste! J'ai plus de temps qu'il n'en faut pour réduire monsieur Morel... (Il tousse.) Hum!... hum!

MOREL, travaillant.

Qui est là?... (Levant la tête.) Monsieur Farju!

FARJU, s'approchant.

Mon Dieu, oui, monsieur Morel!

MOREL.

Comment se fait-il, monsieur, qu'on vous ait laissé enfreindre la consigne que j'avais donnée... tout spécialement pour vous?

FARJU.

N'accusez pas votre Cerbère... cher monsieur Morel! Le

pauvre homme était en proie à toutes sortes d'inquiétudes...

MOREL.

Et vous osez profiter de sa faute pour vous introduire ici... vous qui, moins que tout autre, à titre de candidat...

FARJU.

Aussi, n'est-ce pas le candidat de l'administration qui se présente ici... mais l'ami de la maison Morel!

MOREL.

Notre ami... vous?

FARJU.

Oui... votre ami!... Vous savez, comme le dit la sagesse des nations : On a souvent besoin d'un plus petit que soi... (Il essaye de s'asseoir furtivement sur une chaise, en face de Morel.) et, je veux vous prouver...

MOREL, se levant brusquement.

Monsieur, ce n'est ici ni le lieu ni l'heure... mes moments sont comptés...

FARJU, décontenancé.

Aussi, j'irai droit au fait! Hier, le hasard m'a rendu témoin d'une crise de famille... Ce Durosay.

MOREL, se rasseyant.

Monsieur... il n'y a rien de commun entre les affaires de mon ménage et les fonctions qui me retiennent ici! Encore une fois!...

FARJU.

Oh! pour ce qui concerne vos fonctions, monsieur Morel, je suis tranquille!... Je n'ai rien à ajouter à l'éloquence de mes offres... Aussi... comme je suis convaincu qu'en prenant les intérêts de la compagnie... vous avez servi les miens... je venais vous dire... cher monsieur... que je serais heureux de me mettre tout à votre disposition...

MOREL, le regardant en face, après un silence.

Et pour quoi donc, monsieur?

FARJU.

Pour... ces petits embarras de famille...

MOREL.

Vous dites?

FARJU.

Je dis que vos affaires sont dans un cruel désordre... Je dis que vous n'êtes pas au bout de la crise... que la maison est assiégée de créanciers furieux... et que... profondément affligé de votre situation, je veux vous témoigner ma reconnaissance...

MOREL.

Monsieur Farju... cette reconnaissance est trop hâtive... et, quoi qu'il arrive, je ne la réclamerai point! Je conclurai selon ma conscience... et, fût-ce en votre faveur, vous ne me devriez rien! Maintenant, comme je n'ai plus un instant à perdre... (Il lui montre la porte.) je vous prie...

FARJU, à part.

J'ai manqué de touche! (Haut.) C'est bien, je me retire, monsieur... et, confiant dans le mérite de mes offres... c'est à la disposition de madame Morel que je vais... à titre d'ami...

MOREL.

Ces paroles sont de trop, monsieur! Madame Morel, qui m'a tout dit, a reçu mes instructions pour l'acquit de ses dettes... Elle n'aura besoin de personne.

FARJU, près de la porte.

Ah! s'il en est ainsi... j'en suis enchanté! car il en était une surtout, d'une nature si... délicate... si périlleuse...

MOREL, se levant.

Quelle dette? Que voulez-vous dire?

FARJU.

Eh bien! je parle... vous savez... de la dette... de la dette de Wiesbade!

MOREL, avec un cri.

De Wiesbade!

FARJU.

Oh!... j'eusse voulu l'éteindre avant que la malveillance ait soupçonné quelle était la jeune fille... dont parlait vaguement le journal!

MOREL, avec angoisse, et venant en scène.

Que dit-il?... Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que j'entrevois?

FARJU, feignant de sortir.

Mais, puisque maintenant je vous suis inutile... adieu, monsieur!

MOREL, d'une voix tonnante, et allant à lui.

Restez!... Que parlez-vous de jeune fille... de Wiesbade?

FARJU.

Cette émotion!... Aurais-je commis quelque imprudence?... Pardon... pardon... (Il feint de vouloir sortir.)

MOREL, lui barrant la porte avec vivacité.

Restez, monsieur!.. Si c'est de quelqu'un des miens... si... c'est... de... ma fille... que vous voulez parler... pas d'hésitation... je vous ordonne... oui, je vous ordonne de vous expliquer!

FARJU.

Vous le voulez! Vous ne saviez donc pas... Ah! monsieur Morel, croyez qu'il en coûte profondément à mon cœur de briser le vôtre!

MOREL.

Parlez donc... cette histoire...

FARJU.

Sachez bien que, hier, quand j'ai pu la raconter... j'étais loin de soupçonner que... mademoiselle Esther... fût la jeune fille...

MOREL, avec explosion.

Vous mentez, monsieur !...

FARJU, après un court silence.

Ah !... le mot est vif...

MOREL.

Oui, vous mentez !

FARJU, feignant l'indignation.

Monsieur !... quand on ment à un père... c'est pour lui cacher de pareilles choses... et non pour les inventer !...

MOREL, accablé.

Oh ! mon Dieu !... donnez-moi de nouvelles forces contre un nouveau malheur ! Oui... tout s'éclaire pour moi !... la présence de Suzanne ici... tout à l'heure... son trouble... Elle me cachait un secret...

FARJU.

Vous l'avez deviné... Oui, votre petite Suzanne... que je viens de rencontrer... là..., elle, toujours si réservée à mon égard... elle m'a abordé... elle n'était plus maîtresse d'elle-même... elle a pensé que je pourrais savoir quelque chose... l'aider dans ses recherches...

MOREL.

Ses recherches? comment?

FARJU.

Oui... mademoiselle Esther...

MOREL.

Eh bien?

FARJU.

Eh bien!... elle s'est... enfuie!

MOREL, *tombant affaissé sur son bureau avec un grand cri.*

Ah!

FARJU.

Ne vous alarmez pas, monsieur Morel... si elle a quitté le domicile paternel... rien ne dit que ce soit dans un dessein indigne d'elle... et de vous!... pourtant elle est partie sans qu'on puisse savoir ce qu'elle est devenue!

MOREL, *passant à gauche.*

Esther!... mon Dieu!... ma raison s'égare... Est-ce possible!

FARJU, *le suivant.*

Voyons, voyons, monsieur Morel!... un peu de courage, un peu de confiance!... Il vous reste des amis... que diable!... Sans doute, vous êtes ruiné... ça, c'est un fait!... Pourtant... tout pourrait encore s'arranger... et, quant au plus pressé... ce qui concerne votre fille... le mieux serait de se dépêcher de payer sa dette... une dette fatale... compromettante... envers cette rivale jalouse... implacable... cette comtesse de Barges!

MOREL, *avec égarement.*

La comtesse de Barges! Une rivale!...

FARJU.

Oui... Une fois débarrassé de ce premier péril... nous nous occuperons des dettes criardes... nous rendrons une dot à vos filles... le calme à votre intérieur...

MOREL, *avec explosion.*

Ah! ce n'est pas le calme qu'il faut lui rendre... c'est l'honneur!... (*Il tombe sur le fauteuil près de la table, à gauche.*)

FARJU.

Déjà madame Morel s'était adressée à moi... Mais quand on

est dans les affaires, vous savez... on ne peut pas toujours écouter les élans de son cœur!.... Mais aujourd'hui... que je devienne l'élu de la compagnie, alors, tout change!... mon crédit s'élargit... ma situation, déjà excellente, prend des proportions qui me permettent d'aspirer à tout!... Il est bien juste, alors, que j'aide à relever la considération d'un homme qui m'a choisi...

MOREL, avec égarement.

Vous choisir... vous?

FARJU.

Mes propositions sont sérieuses... Je défie bien mes concurrents d'en offrir de plus avantageuses à la compagnie...

MOREL, convulsivement.

C'est vrai... ce sont les plus avantageuses!

FARJU, avec joie, à part.

Ah!... (Haut.) Eh bien, monsieur Morel... mon cher monsieur Morel... mon nom... Farju... mon nom au bas de ce rapport... un trait de plume... un seul! et demain, pour vous le bien-être... que dis-je! bien plus, l'honneur... l'honneur!.. Tout... oui, tout peut-être sauvé!

MOREL, égaré.

Sauvé!... sauvé! dites-vous!

FARJU.

Oui... oui... (Passant de l'autre côté de la table et tirant des billets de banque de son portefeuille.) Je sais bien qu'il y des gens qui feignent de douter de Farju!... mais voici des preuves!... (Étalant ses billets). Oui... voici pour la dette de mademoiselle Esther... pour la saisie-arrêt sur vos appointements!... pour les autres dettes que vous ne savez pas... Demain nous dégagerons votre terre... Que vous faut-il de plus?... parlez! parlez!

MOREL, regardant les billets avec égarement.

Cet argent? (Puis, après un instant, se levant tout à coup avec une explosion terrible, et saisissant Farju à la gorge.) Ah! misérable!... tu me corromps,.. tu veux me corrompre!

FARJU, se débattant.

Aïe!... monsieur Morel!...

MOREL, le lâchant et le repoussant.

Pas un mot... plus un mot... malheureux!... (Prenant le milieu du théâtre.) Cet homme a pu croire que j'allais succomber à ses tentations!... C'est vrai... le désespoir m'avait rendu fou!... j'étais là muet, sans la conscience de moi-même!... Mais Dieu soit loué!... je me réveille à temps pour comprendre qu'il y a un malheur plus grand que la ruine... plus grand que la misère... que les outrages... plus grand que tout... et ce malheur, c'est d'être coupable!

FARJU, suppliant.

Monsieur Morel,..

MOREL, avec colère.

Va-t'en... va-t'en... ou plutôt, non! écoute!.., ce sera ton châtiment! (Il court à son bureau.) écoute!... (Il écrit convulsivement.) « *Et maintenant... tous les titres des candidats examinés.... je conclus en faveur de messieurs Gautier frères... et je signe* : ANDRÉ MOREL! (Il plie son rapport, sonne; Marteau paraît, un peu confus.)

FARJU, à part.

Partie perdue!

MOREL, à Marteau.

Portez cela sur-le-champ au secrétaire général... et dites que je me rendrai au conseil pour soutenir mon rapport! (Marteau sort par la droite, après avoir regardé Farju d'un air furieux.)

FARJU, à part.

Que faire?

MOREL, impérieusement et montrant la porte à Farju.

Sortez!... et si jamais vous osiez vous représenter devant moi!...

FARJU, à part, reprenant ses billets.

Ruiné!... Et on me traitera d'imbécile... parce que le hasard m'a fait tomber sur un niais! (Il avance effrontément vers Morel, s'arrête... hausse les épaules... et sort, sur un autre geste impératif.)

SCÈNE XI

MOREL, seul et marchant agité.

Ma fille?... disparue... enlevée peut-être... Par qui?... Ce Rupiera!... Oui, hier, j'ai surpris des regards... c'est lui!... Le fonctionnaire a fait son devoir, c'est maintenant au père de faire le sien... Oui, oui, monsieur le marquis! vous affectiez de faire bon marché de votre rang, de vos titres, de vos privilèges... Eh bien! malgré mon âge... ce bras saura vous prouver qu'il est une autre égalité devant la justice de Dieu!

SCÈNE XII

DE RUPIERA, au fond, écartant MARTEAU qui veut l'empêcher d'entrer, MOREL.

MARTEAU, à de Rupiera.

Mais monsieur... encore une fois...

MOREL, surpris et furieux.

Lui! (A Marteau.) Laissez-nous, Marteau!

(Marteau referme la porte, Morel s'élance vers de Rupiera.)

MOREL.

Ma fille ! monsieur, où est ma fille?

DE RUPIERA, avec calme.

Près de sa mère et de sa sœur... monsieur... chez ma parente madame de Lirias !

MOREL.

Chez madame de Lirias? Dans quel but?

DE RUPIERA.

Par une exagération de délicatesse, mademoiselle Morel avait voulu rester responsable d'un engagement...

MOREL, vivement.

Dites une dette, monsieur... une dette de jeu... à Wiesbade !... je sais tout !

DE RUPIERA.

Pardon, monsieur... mais ce que, sans doute, vous ne savez pas, c'est la résolution extrême que la fierté de mademoiselle votre fille lui a fait prendre !

MOREL.

Quelle résolution?

DE RUPIERA.

Madame de Lirias, à la veille de son départ pour l'étranger, cherchait à qui elle pourrait confier l'instruction de sa jeune famille... Eh bien, monsieur... une pareille situation... cet esclavage, cet exil, mademoiselle Morel l'a sollicité, l'a obtenu en échange de la somme qui doit satisfaire une créancière insultante !

MOREL, attendri.

Quoi ! ma fille !

DE RUPIERA, avec élan.

Mais vous ne laisserez pas accomplir ce sacrifice?... ou alors ce serait à moi d'intervenir !...

MOREL.

Est-ce une nouvelle insulte?

DE RUPIERA.

Une insulte!... Est-ce donc une insulte que de vous demander l'honneur d'être de votre famille?... que de réclamer le droit de payer la dette... de la marquise de Rupiera?

MOREL.

Que dites-vous?

SCÈNE XIII

HENRI, DE RUPIERA, SUZANNE, ESTHER, MOREL, MADAME MOREL.

SUZANNE, du seuil de la porte, montrant Esther, accompagnée de sa mère et de Henri.

Mon père!

MOREL.

Esther!... Ah! ce n'est plus la colère qu'il me faut vaincre... ce sont mes larmes! (Ouvrant les bras.) Viens, viens, mon enfant!

ESTHER, se jetant dans les bras de Morel.

Mon père! (Suzanne va à l'extrême gauche.)

MOREL.

Esther! monsieur le marquis de Rupiera vient de me demander ta main!

MADAME MOREL.

Ah! enfin!...

DE RUPIERA.

Oui, mademoiselle... Que dois-je espérer?... prononcez...

MADAME MOREL.

Eh! mais, ce n'est pas difficile!

MOREL.

Eh bien, Esther! tu hésites?

ESTHER.

Non, mon père... je n'hésite pas; je me réveille péniblement d'un songe... mes yeux sont maintenant ouverts sur la réalité... (A de Rupiera.) Monsieur le marquis... de cruelles calomnies ont pesé sur notre maison... On a osé dire que d'avides calculs vous y avaient attiré!... (Geste de Rupiera.) Sans doute, le mépris suffirait à faire justice de ces accusations; mais une voix qui m'émeut plus que celle de la calomnie me dicte mon devoir... Je ne serai point marquise!... Je ne puis accepter votre main comme prix de mon imprudence... d'une faute dont le souvenir serait éternellement entre nous deux!

MOREL, à Esther, lui serrant la main.

Bien, Esther! bien, mon enfant!

DE RUPIERA, à Esther.

Ce refus, mademoiselle, me fait sentir plus péniblement encore tout ce que je perds... Laissez-moi espérer que cette résolution cédera un jour devant la respectueuse obstination de mes sentiments! (Il salue et sort lentement par le fond. Morel e reconduit.)

SCÈNE XIV

SUZANNE, HENRI, ESTHER, MOREL, MADAME MOREL.

MADAME MOREL, d'un ton de reproche, à Esther.

Tu aimes donc toujours Henri?

ESTHER.

Comme un frère!... qui fera le bonheur de Suzanne. (A Suzanne.) Aime-le... il est digne de toi!... Moi, je dois partir.

MOREL, revenant en scène.

Partir!

HENRI, à Esther.

Non, non, chère sœur, vous ne partirez pas! La compagnie répare, vis-à-vis de notre père, l'injure de ses soupçons... elle l'associe à ses intérêts!

MADAME MOREL, avec transport.

Morel... capitaliste!

MOREL, à sa femme.

Oh! pas encore!... Vous comprendrez, j'en suis sûr, dans quel abîme vous avez failli nous jeter tous! LE LUXE, qui est le devoir de la richesse, reste le péril de la médiocrité... Soyons simples, soyons prudents... usons avec modération de la fortune qui m'est promise. Que de gens ont perdu leur vertu en perdant leur pauvreté!

FIN

Paris. — Imprimerie A. Bourdilliat, 15, rue Breda.